



L'évolution du peuplement sudarabique du Ier au VIe siècle

Jérémie Schiettecatte

► To cite this version:

Jérémie Schiettecatte. L'évolution du peuplement sudarabique du Ier au VIe siècle. J. Schiettecatte, Chr. J. Robin. L'Arabie à la veille de l'islam. Un bilan clinique, Diffusion De Boccard, p. 217-249, 2008, Orient et Méditerranée, 3. halshs-00580647

HAL Id: halshs-00580647

<https://shs.hal.science/halshs-00580647>

Submitted on 28 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'évolution du peuplement sudarabique du I^{er} au VI^e siècle

Jérémie SCHIETTECATTE¹

Cette contribution s'arrête sur la question suivante : un déclin du peuplement s'observe-t-il en Arabie du Sud à la veille de l'islam ? Et si tel est le cas, comment l'expliquer ? Le traitement cartographique des données nous permet dans un premier temps d'observer l'évolution du réseau urbain sudarabique. Celui-ci semble s'effriter. Dans un second temps, la documentation est considérée d'un point de vue critique, afin de cerner dans quelle mesure une diminution de la densité du réseau urbain peut être liée aux lacunes documentaires. Enfin, les dynamiques politiques, religieuses, économiques et sociales sont examinées afin de voir si elles sont à même d'expliquer ce déclin de l'occupation de l'Arabie du Sud à la veille de l'islam.

Abstract

This paper deals with the following issue: is a decline of the settlement pattern to be observed in South-Arabia on the eve of Islam? And if this was the case, how to explain it? A cartographic data processing allows us firstly to observe the evolution of the South-Arabian settlement pattern. This one seems to shrink. Secondly, data are considered with a critical eye, so as to determine if the seeming drop of density in the urban network could be linked with a lack of data. Finally, the political, religious, economic and social dynamics are examined in order to work out whether one can speak of a decline of the settlement in South-Arabia on the eve of Islam.

La question qui nous retient ici est la suivante : l'Arabie du Sud est-elle désertée à la veille de l'Islam ? En deux versets coraniques, le déclin des Sabéens à la fin du VI^e siècle et la disparition de leur civilisation est avancée :

Les habitants de Saba avaient, dans le pays qu'ils habitaient, un signe céleste : deux jardins, à droite et à gauche. Nous leur dîmes : Mangez de la nourriture que vous donne votre Seigneur ; rendez-lui des actions de grâces. Vous avez une contrée charmante et un Seigneur indulgent.

Mais ils se détournèrent de la vérité. Nous déchaînâmes contre eux l'inondation du Barrage, et leur changeâmes leurs deux jardins en deux jardins aux fruits amers, tamaris et quelques jujubiers.

Coran, Sourate 34, 15-16.

1. Laboratoire d'études sémitiques anciennes, UMR 8167 «Orient et Méditerranée», CNRS, Paris.

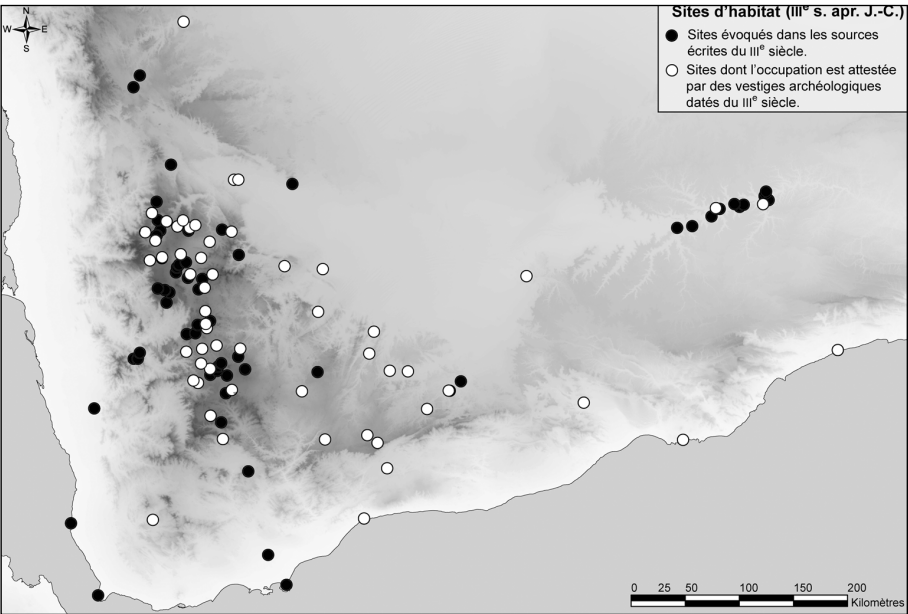


Fig. 1a – Carte des principaux sites d'habitat d'Arabie du Sud au III^e s. apr. J.-C.

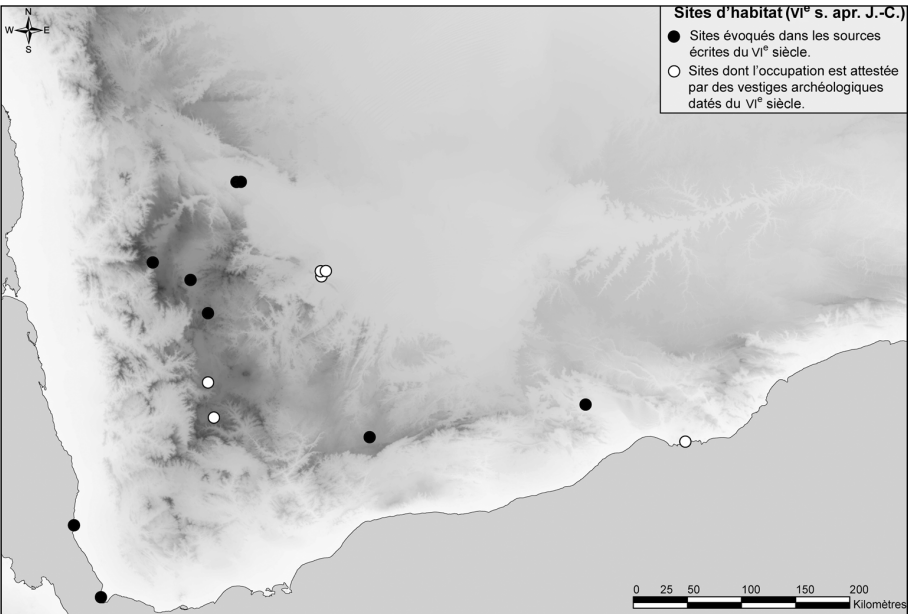


Fig. 1b – Carte des principaux sites d'habitat d'Arabie du Sud au VI^e s. apr. J.-C.

Doit-on se satisfaire de cette explication ? Un déclin de l'occupation régionale semble manifeste à la veille de l'Islam. En ce sens, l'historicité de ces deux versets ne serait pas sans fondement. Mais les causes immédiates ou plus anciennes de ce déclin doivent alors être recherchées dans un ensemble de processus qui ne peuvent être saisis que par une étude à long terme de la dynamique de peuplement sudarabique et du contexte socioculturel dans lequel elle s'insère.

Regardons pour cela deux cartes de répartition des sites d'habitat sudarabiques attestés par des vestiges archéologiques ou par des mentions épigraphiques, l'une au III^e siècle, l'autre au VI^e siècle après J.-C. (fig. 1a et b).

Une observation est manifeste : la densité du peuplement est incomparable. Un déclin de l'occupation apparaît à la fin de la période sudarabique. Se pose alors la question de savoir s'il est le seul corollaire de lacunes documentaires ou s'il s'agit d'un état de fait. En d'autres termes, une étude critique de la documentation et la recherche des fondements historiques étayant l'hypothèse d'un déclin de l'occupation nous permettent-ils d'en préciser la nature ?

Afin de répondre à cette question, nous tâcherons dans un premier temps, par le traitement cartographique des données, d'observer comment évolue le réseau urbain sudarabique. Dans un second temps, nous verrons, par une étude critique de la documentation, dans quelle mesure une diminution sensible de la densité du réseau urbain peut être liée ou non aux lacunes documentaires. Ceci nous permettra de limiter les artifices de la documentation dans notre approche. Dans un troisième temps enfin, nous mettrons en évidence les différentes dynamiques politiques, religieuses, économiques et sociales qui caractérisent cette période et qui sont à même d'expliquer un déclin de l'occupation de l'Arabie du Sud à la veille de l'Islam.

CARTOGRAPHIER LE PEUPLEMENT SUDARABIQUE

La cartographie du peuplement sudarabique a été conçue de manière à refléter trois dimensions : une dimension spatiale (présenter d'une façon aussi exhaustive que possible les sites d'habitat préislamiques), une dimension hiérarchique (montrer les différences d'importance des sites) et une dimension temporelle (faire apparaître l'évolution de la répartition des sites et de leur hiérarchie à travers le temps).

L'inventaire consistait d'une part à relever l'ensemble des sites archéologiques mentionnés dans les travaux académiques, mais aussi à prendre en compte les établissements évoqués à travers les inscriptions sudarabiques et les sources classiques². Cet inventaire ne saurait malheureusement aboutir à une cartographie historique parfaitement représentative de la réalité. Des zones de densité de sites inégales apparaissent sur les cartes, du fait de régions difficiles d'accès (Jawf, région de Ṣa'da) ou peu documentées (al-Mahra, reliefs occidentaux) et de micro-territoires prospectés intensivement (Ḥaḍramawt oriental, wādī Bayḥān), entraînant de la sorte un déséquilibre artificiel du peuplement. Un second problème est propre aux

2. Plus de 900 sites archéologiques ont été réunis au sein d'une base de données. Parmi ces sites, on compte 504 sites d'habitat dont 207 sont nommés dans les inscriptions sudarabiques. Parmi ces derniers, 140 sont explicitement mentionnés comme *hagar* (bourgade, ville).

données épigraphiques : si nombre de sites sont attestés dans les sources écrites, ces toponymes ne sont pas toujours aisément localisables³.

La hiérarchisation des sites reflète pour sa part la nature de l'armature urbaine, les pôles fonctionnels et les phénomènes d'attraction. Cette hiérarchisation nécessite de recenser pour chacun des sites les éléments fonctionnels qui déterminent son importance⁴. Ceci a été réalisé par le recensement des structures attestées dans les inscriptions ou identifiées lors des prospections et fouilles archéologiques : nature de l'habitat (dense, épars, isolé), structures à caractère fonctionnel (marché, entrepôt, système de fortification, structure palatiale, sanctuaire fédérateur, etc.). L'attestation épigraphique de la présence d'une élite sociopolitique sur le site (*malik*, *'aqab*, *qayl*) a également été considérée comme un critère de hiérarchisation.

Intégrer la dimension temporelle enfin permet de comprendre les processus qui s'opèrent au sein de l'armature urbaine d'un siècle à l'autre. Il est donc nécessaire de périodiser l'information, c'est-à-dire d'attribuer aux structures à caractère fonctionnel une durée de vie. Cette datation est dépendante des données issues des fouilles et prospections ou de la datation d'inscription. La limite principale d'une telle entreprise réside dans les lacunes documentaires ; une approche purement objective et exhaustive demeure difficilement concevable⁵. L'unité chronologique choisie dans cette étude est le siècle.

La projection cartographique des données est présentée ici à quatre périodes différentes particulièrement significatives : les I^{er}, III^e, IV^e et VI^e siècles (fig. 2-5).

ÉVOLUTION DU PEUPEMENT DU I^{er} AU VI^e SIÈCLE

L'armature urbaine au I^{er} siècle (fig. 2)

La carte du I^{er} siècle présente une densité de peuplement importante. Certaines concentrations sont imputables à la nature de la documentation. La forte densité des sites du wādī Bayhān est le fait de la prospection intensive qui y fut menée par l'équipe de l'*American Foundation for the Study of Man* au début des années 1950⁶. Le nombre élevé de sites sur les Hautes-Terres septentrionales est la conséquence d'une documentation épigraphique abondante découverte à la fois sur les sites mêmes et dans le temple de pèlerinage Awām à Ma'rib. À l'inverse, si certaines zones sont dépourvues de sites archéologiques pour des raisons aisément compréhensibles, comme le désert intérieur du Ramlat as-Sab'atayn ou les plateaux arides

3. Dans la présente étude, l'emplacement de 12 sites uniquement attestés dans les inscriptions reste incertain. Par ailleurs, 38 sites n'ont pas pu être pris en compte dans l'analyse cartographique en raison de l'impossibilité de localiser les toponymes mentionnés dans les inscriptions.

4. Les données surfaciques auraient pu être un critère à prendre en compte. Elles ne l'ont toutefois pas été compte tenu de l'imprécision de ces données et de l'impossibilité d'en connaître l'évolution dans le temps. Cf. Schiettecatte (2004), p. 124-125.

5. À titre d'exemple, si l'activité d'un sanctuaire de pèlerinage est attestée, dans les sources, au I^{er} et au III^e siècle, qu'en est-il du II^e siècle ? Nous n'avons ici d'autre choix que d'introduire une part de subjectivité dans la restitution d'une activité de pèlerinage au II^e siècle, en fondant notre choix sur le contexte historique général.

6. Bowen (1958a).

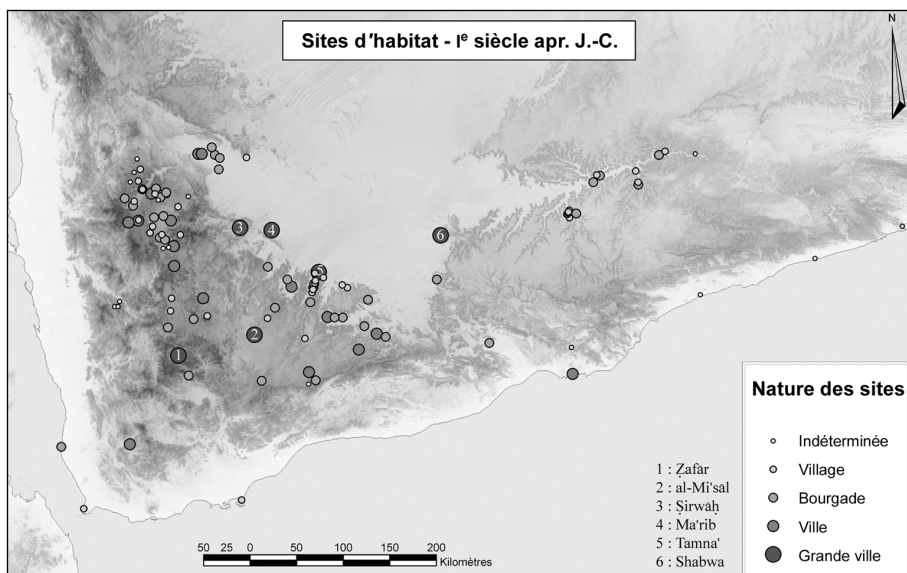


Fig. 2 – Carte du réseau urbain au I^{er} s. apr. J.-C.

du Ḥaḍramawt, d'autres espaces vides pâtiennent d'un manque de prospection (reliefs occidentaux, région de Ṣa'da au nord-ouest).

Malgré ces contraintes documentaires, plusieurs observations peuvent être formulées. Le I^{er} siècle est marqué par de profonds changements dans l'organisation du réseau urbain, conséquence d'une série de processus initiés durant les siècles qui précèdent. Sur le pourtour du désert intérieur, dès le II^e siècle avant J.-C., la pénétration de populations arabes se fait sentir⁷, suivie par le passage d'une expédition romaine en 25 avant J.-C. Ces Basses-Terres, déstabilisées politiquement, sont d'autant moins capables d'assurer l'entretien de vastes systèmes hydrauliques souffrant par ailleurs de la rétention des eaux en amont par la multiplication des barrages et terrasses agricoles⁸. Le déclin du commerce caravanier au profit du commerce maritime accentue la désertion progressive des Basses-Terres intérieures. Le passage d'une activité économique de l'intérieur des terres vers la côte, loin d'être une spécificité sudarabique, s'observe dans le royaume d'Angkor au Cambodge⁹ autant que dans l'Italie du Nord du XVI^e siècle. Dans cette dernière région, le « rétrécissement des horizons économiques se traduit par une intensification de l'exploitation des campagnes »¹⁰. En Arabie du Sud, une telle réponse n'est pas envisageable pour les raisons évoquées : déstabilisation d'un système politique nécessaire à l'entretien des réseaux d'irrigation, engorgement des systèmes hydrauliques, recul des fronts de crue. La majorité des centres urbains périssent durant les premiers siècles de l'ère

7. Robin (1992).

8. Sur la question de l'engorgement des systèmes hydrauliques et du recul du front de crue, voir pour le wādī Bayhān : Coque-Delhuille, Gentelle (1997) ; pour le wādī Markha : Brunner (1997) ; pour le wādī al-Jawf : Schiettecatte (2006).

9. Bairoch (1985), p. 466.

10. Aymard (2000), p. 109-110.

chrétienne. Au 1^{er} siècle néanmoins, tous les sites de cette région n'ont pas disparu. Les villes du Jawf, du wādī Markha ou du Ḥaḍramawt sont moins nombreuses, souvent en perte de vitesse, mais les grands centres urbains subsistent.

Dans le Ḥaḍramawt, la disparition de la plupart des villes du wādī Masīla et de ses affluents (Makaynūn, Raybūn, Hajar, Ḥurayḍa, Mashgha, az-Zālīf, etc.) est compensée par l'ouverture sur la mer (développement du port de Bi'r 'Alī et de Khawr Rūrī), par la remise en état des fortifications de Naqb al-Hajar, par l'apparition de petits sites agricoles dans le cours occidental du wādī Ḥaḍramawt. La région du Ḥaḍramawt est désormais structurée autour de deux pôles : Shabwa, capitale politique et centre religieux, associée à Bi'r 'Alī, centre économique où transitent les aromates et d'où proviennent denrées et objets de luxe. Le nombre de petits sites côtiers semble indiquer une pratique du cabotage encore dominante depuis les régions productrices d'encens (Zufār, Mahra).

Le royaume de Saba' se restructure à cette même période sur les Hautes-Terres. La capitale demeure la ville de Ma'rib, source de légitimité du pouvoir royal, grenier du royaume et centre de pèlerinage de la confédération sabéenne, mais les tribus qui font allégeance au souverain sabéen sont principalement celles des Hautes-Terres septentrionales. Se développent alors une multitude de centres politiques sur les plateaux de la région de 'Amrān et Ṣan'a' (Nā'it, Shibām al-Ghirās, Ḥāz, etc.).

Enfin, le réseau urbain du royaume ḥimyarite se met en place à cette période. Politiquement centré sur la capitale, Zafār, plusieurs sièges politiques se développent sur les Hautes-Terres centrales et méridionales (Ḥaṣī, al-Mi'sāl, as-Sawā, Baynūn, an-Nakhla al-Ḥamrā', etc.), lieu de résidence d'une aristocratie tribale dominée par les *qayl*-s¹¹. Tout comme le royaume du Ḥaḍramawt, Ḥimyar est un royaume bipolaire, al-Makhā, centre économique du royaume sur les bords de la mer Rouge, faisant pendant à la capitale politique Zafār.

L'armature urbaine aux II^e et III^e siècles (fig. 3)

La carte du III^e siècle reflète l'aboutissement des processus évoqués au 1^{er} siècle : la désertion des Basses-Terres intérieures est quasi achevée et les zones à forte densité de population se concentrent sur les Hautes-Terres, dans l'ouest de la région. De même que sur la carte précédente toutefois, certains phénomènes de densité relèvent de la nature de la documentation. Les vides observables sur les reliefs occidentaux sont le fait d'une absence de prospection. La forte concentration des sites des Hautes-Terres doit être mise en rapport avec l'importante documentation épigraphique du temple Awām qui relate nombre d'événements se produisant dans cette aire géographique. Le Ḥaḍramawt central apparaîtrait quasi désertique sans l'inscription Sharafaddin 32¹² qui y fait état d'une série de sites.

11. Différentes définitions du terme *qayl* et de son statut ont été proposées (voir entre autres : Robin [1982b], p. 79-87 ; Bāfaḳīh [1990], p. 55-69 ; Korotayev [1996], p. 46-72). Une synthèse de ces définitions est fournie par I. Gajda (1997), p. 301-307. Ce terme désigne avant tout les membres d'une aristocratie, à la tête des lignées nobles, dont l'acception a tantôt été « baron » (Robin [1984], p. 157 ; [1982a], p. 26-27), tantôt « prince » (Garbini [1971], p. 311 ; Robin [1996], col. 1195) ou encore « membre du clan principal d'un *s²b* » (Beeston *et al.* [1982], p. 110). Vassal du roi, le *qayl* est à la tête d'une ou de plusieurs tribus et dispose souvent d'une large autonomie.

12. Pour la résolution des sigles d'inscription et leur bibliographie, voir Kitchen (2000) à quelques exceptions près signalées en début de bibliographie.

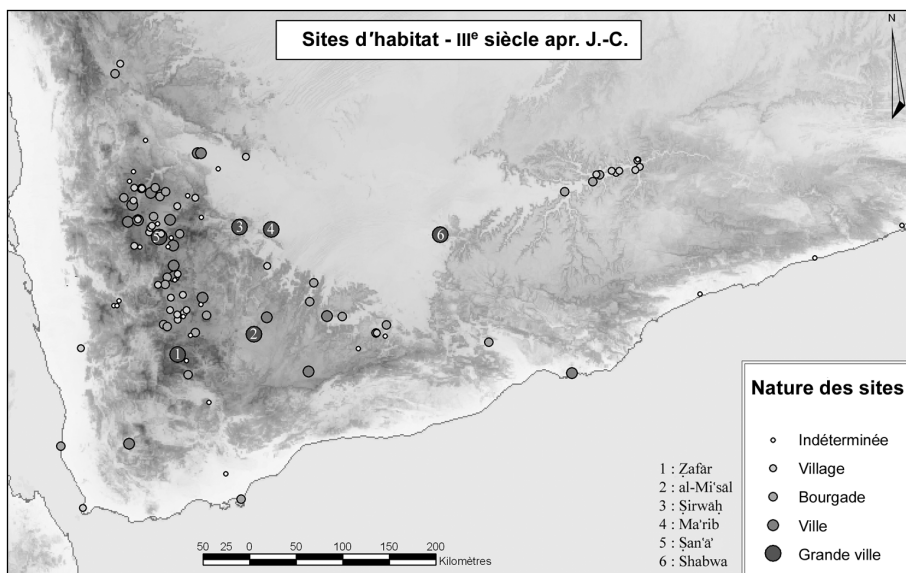


Fig. 3 – Carte du réseau urbain au III^e s. apr. J.-C.

Quoi qu'il en soit, l'abandon des sites de la bordure du désert est manifeste. L'histoire de cette région, qui a de longue date attiré l'attention des archéologues et épigraphistes, ne connaît que peu de zones d'ombre. Les processus qui ont conduit à une telle situation ont été évoqués précédemment. Ajoutons que le II^e siècle est marqué par la disparition des deux royaumes de Qatabān et Awsān. Seules demeurent les trois grandes formations politiques que sont les royaumes de Saba' au nord-ouest, de Ḥimyar au sud-ouest et du Ḥaḍramawt à l'est. Des villes de la bordure du désert, nous constatons que seules celles ayant un rôle dans la légitimation du pouvoir des trois royaumes subsistent. Ce sont Shabwa, Ma'rib ou encore as-Sawdā' dans le Jawf. La résilience d'une occupation sur les sites d'al-Bayḍā' et d'as-Sawdā', dans une région fragilisée par le recul du front de crue¹³, pourrait avant tout résulter de l'intérêt qu'elles représentent dans le discours de légitimité du pouvoir. Elles font figure de centres traditionnels de l'aristocratie sabéenne dans une période de recomposition géographique¹⁴. Ces deux sites forment par ailleurs une tête de pont face aux menaces que représentent le Ḥaḍramawt et les populations d'Arabie centrale.

Sur les Hautes-Terres, l'implantation d'un second siège du pouvoir royal sabéen à Šan'a' est la conséquence du déplacement des populations et des nouveaux enjeux politiques. Cette seconde capitale contrôle l'accès entre Hautes-Terres septentrionales et centrales. Elle s'insère dans la recomposition territoriale du royaume de Saba' et permet de s'opposer plus efficacement aux pressions exercées par le royaume de Ḥimyar et les Abyssins de Tihāma¹⁵.

13. Cf. Schiettecatte (2006).

14. Sur l'héritage politique d'as-Sawdā' : Avanzini (1995), p. 59, 65.

15. Voir Beeston (1983), p. 37.

Les réseaux urbains des trois royaumes qui subsistent au III^e siècle sont structurés autour de deux pôles fonctionnels majeurs. Dans le royaume de Ḥimyar, Ṣafār, capitale politique, est associé à un centre économique et commercial portuaire : al-Makhā dans un premier temps puis ‘Adan dans un second temps, lorsque les Abyssins occupent la Tihāma. Dans le royaume du Ḥaḍramawt, l’attraction de Shabwa est autant due à la présence du siège du pouvoir que d’un sanctuaire fédérateur dont le pèlerinage se pratique à l’échelle du royaume. Elle fonctionne en association avec la ville portuaire de Bi’r ‘Alī. Dans le royaume de Saba’ enfin, Ma’rib perpétue le schéma de fonctionnement antérieur : l’ensemble du réseau est tourné vers cet unique pôle politique, économique et religieux durant deux siècles et demi. À partir du milieu du III^e siècle, une bipolarité s’instaure avec la fondation d’un centre du pouvoir à Ṣan‘ā’. Cette dernière devient le pendant administratif de Ma’rib par sa position stratégique.

Ce nouveau réseau urbain qui émerge à partir du I^{er} siècle et se fixe aux II^e et III^e siècles n’est désormais non plus linéaire, le long de la piste caravanière en bordure du désert, mais centralisé et hiérarchisé. Un premier degré de hiérarchie s’instaure entre des villages, bourgades et villes centrées autour d’un centre urbain où siège le *qayl*. Un second degré hiérarchique s’établit entre ces centres provinciaux où siègent les *qayl*-s, et la capitale du royaume où siège le roi.

L’armature urbaine au IV^e siècle (fig. 4)

La carte de répartition des sites d’habitat du IV^e siècle montre une densité de peuplement de l’Arabie du Sud nettement moins importante qu’au siècle précédent. Les sites de l’intérieur ont presque tous été abandonnés, les sites des Hautes-Terres sont

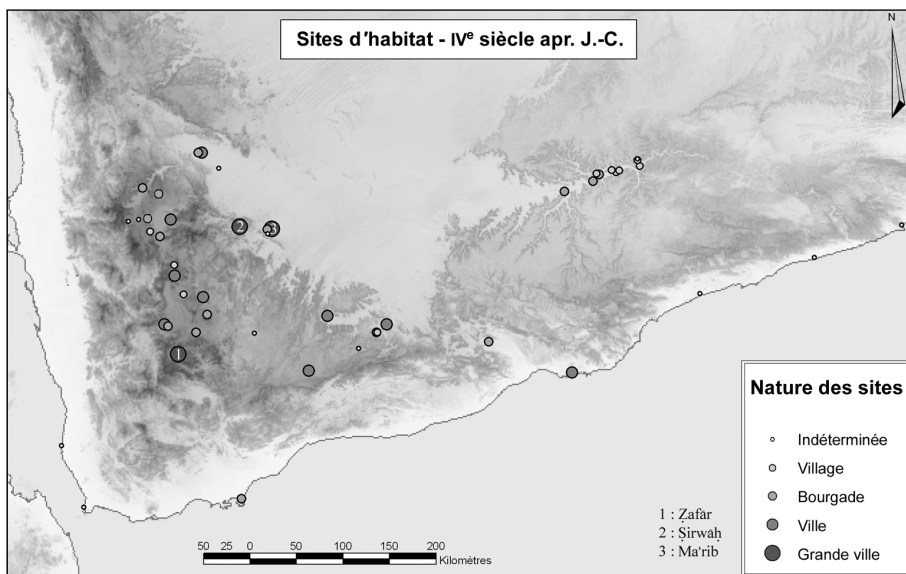


Fig. 4 – Carte du réseau urbain au IV^e s. apr. J.-C.

nettement moins nombreux. La nature de la documentation explique partiellement cet état de fait. L'information portant sur les sites côtiers ne permet pas de déterminer précisément l'importance de ces derniers, exception faite de Bi'r 'Alī. Nous ne devons la densité de peuplement de la vallée du Ḥaḍramawt qu'à deux textes du début du IV^e siècle, Ir 31 et Ir 32. Une partie des établissements des Hautes-Terres ne sont connus qu'au travers des mentions qui en sont faites, au début du IV^e siècle, dans le temple Awām. Nous pouvons donc légitimement nous interroger sur les conséquences de l'abandon de ce sanctuaire au IV^e siècle et de la forte diminution de la production épigraphique qui en découle. L'occupation de nombreux sites des Hautes-Terres, attestée à travers les textes aux siècles antérieurs, ne peut être vérifiée par une simple prospection. En effet, les sites ont été continuellement occupés jusque aujourd'hui et les vestiges les plus anciens sont masqués ou ont disparu. Sur les Hautes-Terres, ce sont avant tout les petits sites qui pâtiennent de la diminution du nombre d'inscriptions à cette époque. En effet, beaucoup des villes et grandes villes attestées au III^e siècle ont toujours une visibilité au IV^e siècle alors que les sites plus modestes ne sont pour la plupart plus attestés. Le réseau urbain ne pouvant être uniquement composé de villes isolées au milieu d'espaces vides, il faut penser que les lacunes documentaires jouent ici un rôle de premier plan dans la baisse de densité reflétée par la carte du IV^e siècle.

En dépit de ces contraintes documentaires, différents phénomènes peuvent être soulignés. Si l'absence de documentation portant sur les ports peut être perçue comme un handicap pour déterminer le rôle de ces sites, peut-être est-elle plus simplement le reflet de leur perte d'importance. Différentes raisons ont pu provoquer le ralentissement des échanges maritimes, ce dont témoigne le déclin progressif qui caractérise l'occupation de Bi'r 'Alī à partir de cette période. Les ports de Tihāma, en particulier al-Makhā, déclinent à la suite des incursions abyssines, de l'occupation de la plaine côtière et du développement du port d'Adoulis, sur la côte érythréenne, dès le II^e siècle. La période du milieu du II^e siècle au milieu du III^e siècle fut celle d'une « réorganisation des réseaux commerciaux »¹⁶. En Arabie méridionale, 'Adan semble relayer al-Makhā à partir du IV^e siècle, constituant alors l'un des rares ports de commerce actifs d'Arabie du Sud, avec Bi'r 'Alī. L'*Histoire Ecclésiastique* (3, 4) de Philostorge rapporte la construction d'une église à Adanê, peut-être sous le règne et sur une initiative de Tha'rān Yuhan'im. Néanmoins, la baisse de la demande en aromates sur le pourtour méditerranéen à partir du IV^e siècle fut sans aucun doute une cause du déclin de l'activité portuaire des établissements côtiers sudarabiques¹⁷.

Sur les Hautes-Terres, la centralisation qui s'amorce durant les siècles précédents s'accroît à la suite de l'annexion par le royaume de Ḥimyar des royaumes de Saba' à la fin du III^e siècle puis du Ḥaḍramawt au début du IV^e siècle. Ḥimyar se réapproprie physiquement et idéologiquement des infrastructures préexistantes. Le meilleur exemple en est Ma'rib dont le palais Salḥīn est investi par les souverains himyarites à la suite de l'annexion définitive du royaume au III^e siècle et la réappropriation, pour quelques décennies, du culte d'Almaqah. De ce fait, Ma'rib conserve toute son importance en tant que pôle urbain. Ṣan'a' en revanche retrouve un rang intermédiaire. Par ailleurs, plusieurs villes sabéennes où résidaient des *qayl*-s au III^e siècle sont

16. Phillips, Villeneuve, Facey (2004), p. 246.

17. Bowen (1958b), p. 84-85 ; Groom (1981), p. 162, 233 ; Salmeri (1997), p. 539-540.

toujours attestées au iv^e siècle (Nā'īṭ¹⁸, Shibām al-Ghirās¹⁹, Ḥāz²⁰, Ṣirwāḥ²¹) et semblent être intégrées dans la sphère ḥimyarite²².

L'armature urbaine aux v^e et vi^e siècles (fig. 5)

La carte de répartition des sites d'habitat sudarabiques au dernier siècle de l'ère préislamique reflète la poursuite de la dynamique de peuplement amorcée au iv^e siècle : affaiblissement apparent des sites portuaires, disparition de toute trace d'occupation sur un grand nombre de sites, polarisation croissante autour des capitales, Zafār d'abord puis Ṣan'ā'.

Sur la côte, l'activité commerciale n'est attestée que sur les sites de Bi'r 'Alī et de 'Adan. Les ports de Tihāma sont attestés une dernière fois, au début du vi^e siècle, dans les inscriptions Ry 507, Ry 508 et Ja 1028, en tant que simples mouillages et lieux d'avitaillement. Dans le port de Bi'r 'Alī, les fouilles ont apporté la preuve d'une contraction du tissu urbain, sur une superficie de deux hectares²³. Le port de 'Adan en revanche semble connaître une activité relativement florissante²⁴. Un dernier port serait également actif à cette période, le port de Bulicas mentionné au vi^e siècle par Procope de Césarée²⁵.

Dans les vallées ouvrant sur le désert intérieur du Ramlat as-Sab'atayn, seuls quelques rares sites semblent toujours occupés au débouché du wādī Dhana et vraisemblablement dans le Jawf, si nous acceptons d'identifier les sites d'as-Sawdā' et

18. Si le site n'est pas attesté directement, au iv^e siècle, deux éléments laissent penser qu'il est encore occupé. D'une part l'inscription Ir 71, provenant du site et datée vers le début du vi^e siècle, mentionne une activité de construction importante. D'autre part, aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne, Nā'īṭ est le lieu de résidence des *qayl*-s de Ḥāshid, fraction (tiers) de Sam'ī. Or, à la fin du iv^e siècle, les *qayl*-s d'une autre fraction de Sam'ī, ceux de la tribu Ḥumlān sont attestés dans l'inscription YM 1950 trouvée à proximité de Ḥāz, leur lieu de résidence. La persistance de l'emploi de l'expression « fraction (« tiers ») de la tribu de Sam'ī » à cette époque tardive laisse penser que cette division de la tribu est toujours effective et que la fraction (ou « tiers ») de Ḥāshid exerce toujours son emprise sur la région de Nā'īṭ.

19. Les *qayl*-s sont mentionnés dans les inscriptions Ja 670 et Ja 671+788, datées vers 330.

20. Inscription YM 1950, récemment publiée par I. Gajda (2005).

21. Inscription Ir 28.

22. Ajoutons à la liste des *qayl*-s du iv^e siècle ceux de la tribu de 'Uḍadān, attestés dans l'inscription Ja 666. Leur résidence est à localiser entre Ṣan'ā' et la ville voisine de Hadda. Il est possible que ce fut l'une de ces deux villes.

23. Mouton *et al.* 2006.

24. D'après al-Marzūqī (*Kitāb al-Azmina wa-l-amkina*, II, 164, Ḥydarābād, déb. du xi^e siècle), 'Adan était réputée à l'époque préislamique comme manufacture de parfum, fournissant les matériaux de base pour leur production. Ces productions furent placées sous contrôle perse lors de la mise sous tutelle perse de l'Arabie du Sud à la fin du vi^e siècle. Le port connaissait alors probablement une activité florissante (cf. Crone [1987], p. 95).

25. Procope de Césarée, *History of the Wars*, I.xix, 21-22. La localisation précise de ce port est incertaine. Nous pourrions voir dans le toponyme Bulicas l'actuelle al-Burayqa, sur la presqu'île de Little Aden, faisant face au port d'Aden. Mais si tel était le cas, pourquoi Procope ne mentionne-t-il pas tout simplement le toponyme 'Adan qui désigne alors le port et qui est déjà attesté deux siècles plus tôt sous la forme Adanē chez Philostorge (*Histoire Ecclésiastique* 3, 4) ?

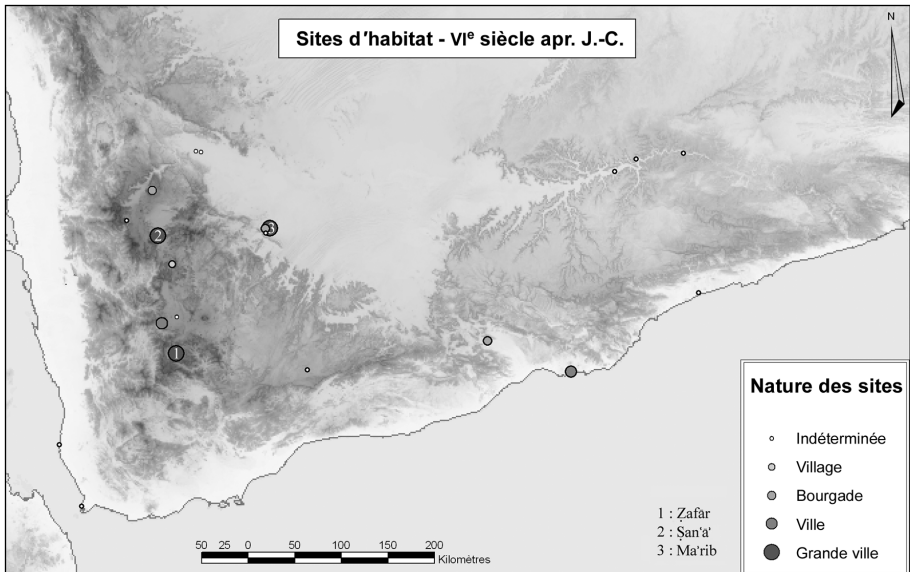


Fig. 5 – Carte du réseau urbain au VI^e s. apr. J.-C.

d'al-Bayḏā' avec *al-ḥaḡarayn* de l'inscription RIÉth 195, à l'instar de C. Robin²⁶. Plus au nord, l'oasis de Najrān apparaît plus prospère ; une population nombreuse y résiderait²⁷.

Dans le Ḥaḍramawt, de rares sites pourraient avoir été occupés à la veille de l'Islam d'après des indices ténus relevés au cours de prospections²⁸. Les cités plus importantes telles que Shibām et Say'ūn, occupées aux siècles antérieurs puis à des périodes plus récentes, ont pu l'être aux V^e et VI^e siècles, mais aucun élément ne permet de l'affirmer.

Sur les Hautes-Terres, à partir du V^e siècle, la configuration du réseau urbain est marquée par une diminution du nombre de sites à fonction gouvernementale, par la diminution apparente du nombre de *qayl*-s et de gouverneurs et par l'accroissement à l'inverse de leur zone d'influence : les Yaz'anides à 'Abadān et Bi'r 'Alī contrôlent le Ḥaḍramawt²⁹, les Ḥaṣḥabīdes à Ḥaṣī contrôlent les Hautes-Terres méridionales³⁰

26. D'après C. Robin (2004b, p. 119-120), le terme *ḥaḡarayn* (« les deux villes »), mentionné dans *Le livre des Ḥimyarites* et dans RIÉth 195-II/16 en rapport aux événements liés à la chute du roi Yūsuf 'As'ar (522-525), semble pouvoir être associé à al-Bayḏā' (antique Nashq) et as-Sawḏā' (antique Nashshān). Si tel est le cas, nous aurions alors un élément indiquant que les deux sites étaient toujours occupés, voire prospères, à la fin de la période sudarabique.

27. Dans la ville de Najrān, le *Livre des Ḥimyarites* mentionne la présence de 150 notables (chap. IX, f. 11a) disposant de richesses en or et argent (chap. IX, f. 12b), il évoque la présence de résidents étrangers romains, perses, abyssins (chap. XIII, f. 14b).

28. C'est le cas du fort de Ḥuṣn al-'Urr ou du village de Tin'a (HDOR 68) repéré par la mission archéologique française dans le Jawf-Ḥaḍramawt en 1999.

29. Robin (1986) ; Robin, Gajda (1994).

30. Robin (2006).

et les *qayl*-s de la tribu Tan‘im, enfin, dirigent une vaste partie des Hautes-Terres centrales autour de Ṣan‘ā’³¹.

Les pôles religieux disparaissent, les pôles administratifs diminuent et sont centrés sur la capitale, Zafār. Quatre sites ont une fonction économique à l’échelle du royaume : Ma‘rib et son vaste périmètre irrigué³², Najrān et sa vaste oasis, jouant probablement un rôle d’étape caravanière vers la Mecque, le port de ‘Adan et enfin celui de Bi‘r ‘Alī dont nous avons néanmoins mentionné l’activité décroissante. Si ces sites peuvent avoir une fonction structurante à l’échelle régionale, ils demeurent, à l’échelle du pays, tournés vers Zafār.

La tendance à la centralisation s’accélère au VI^e siècle ; sous le règne d’Abrahā ou peu après, la capitale est transférée de Zafār à Ṣan‘ā’ ; s’y concentrent alors les fonctions politiques et religieuses (fondation de l’église de Ṣan‘ā’). Les *qayl*-s disparaissent et sont remplacés par des gouverneurs, attestés notamment à Nā‘iṭ et Bi‘r ‘Alī, moins impliqués dans le jeu des alliances tribales. Abrahā enfin restaure et aménage la ville de Ma‘rib (construction d’une église, travaux hydrauliques), dont le prestige préservé lui permet de légitimer un trône usurpé. L’armature urbaine ne comporte plus qu’un nombre limité de pôles fonctionnels, centrés sur Ṣan‘ā’.

* *
*

Ainsi, si les trois premiers siècles de l’ère chrétienne correspondent à une période de profonds changements dans la nature du réseau urbain, avec le passage d’une occupation centrée sur les Basses-Terres à une occupation centrée sur les Hautes-Terres, il ne saurait être question d’une désertion de l’Arabie du Sud. Le nombre de sites d’habitat reste important. En revanche, les trois siècles suivants (IV^e-VI^e siècles) refléteraient un déclin progressif des sites d’habitat sédentaire, à la fois par la disparition – ou tout au moins l’absence de mention – de nombre d’entre eux, mais également par la baisse d’importance des quelques sites qui continuent à être occupés, exception faite des rares pôles majeurs tels que Ma‘rib ou Zafār. Au cours de cette période, les pôles qui constituent l’armature urbaine ne présentent plus de fonction religieuse à l’exception Ṣan‘ā’ durant la seconde moitié du VI^e siècle ; les pôles politiques et administratifs sont plus rares et sont désormais le siège de gouverneurs plus que de *qayl*-s, dignitaires peut-être mieux contrôlés par le souverain. Les centres économiques se limitent aux ports de ‘Adan et de Bi‘r ‘Alī.

Un déclin réel ou virtuel ?

Ce premier aperçu de l’évolution du peuplement sudarabique au début de l’ère chrétienne, même s’il en apporte quelques clefs de lecture, ne saurait toutefois être considéré en l’état comme la preuve d’un réel déclin. Les données épigraphiques et archéologiques, nous l’avons vu, présentent certaines limites qui méritent considération. En d’autres termes, le déclin évoqué précédemment est-il réel ou n’est-

31. D’après l’inscription Ry 520, datée du V^e siècle, des *qayl*-s sont à la tête d’une large fédération de tribus (Tan‘im, Wam‘um, Madd‘il, Naymān, Yaṭa‘ān et Halaml) et siègeraient dans la ville de Ḍula‘.

32. La remise en état régulière de la grande digue de Ma‘rib, au-delà de l’aspect symbolique des travaux, en est une preuve.

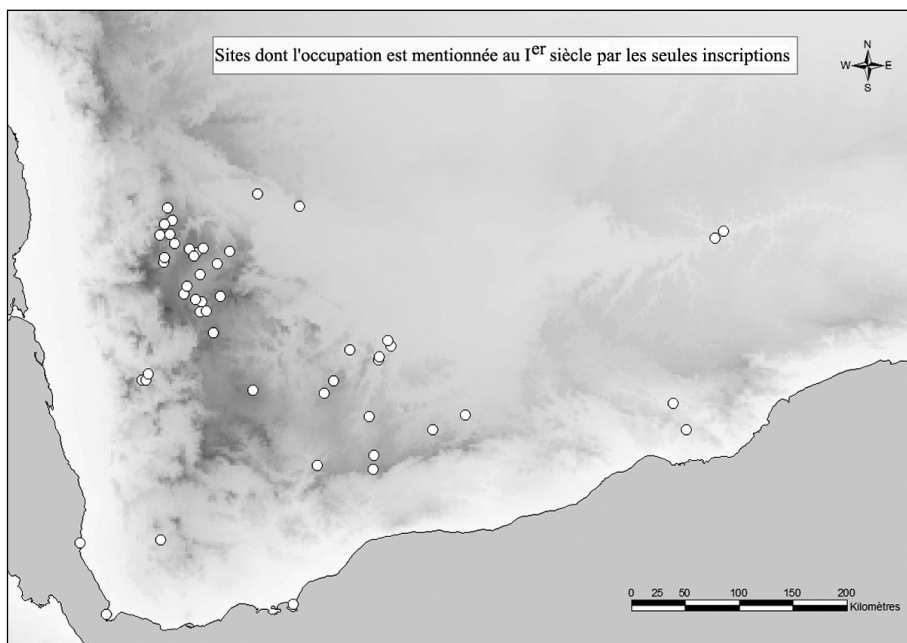
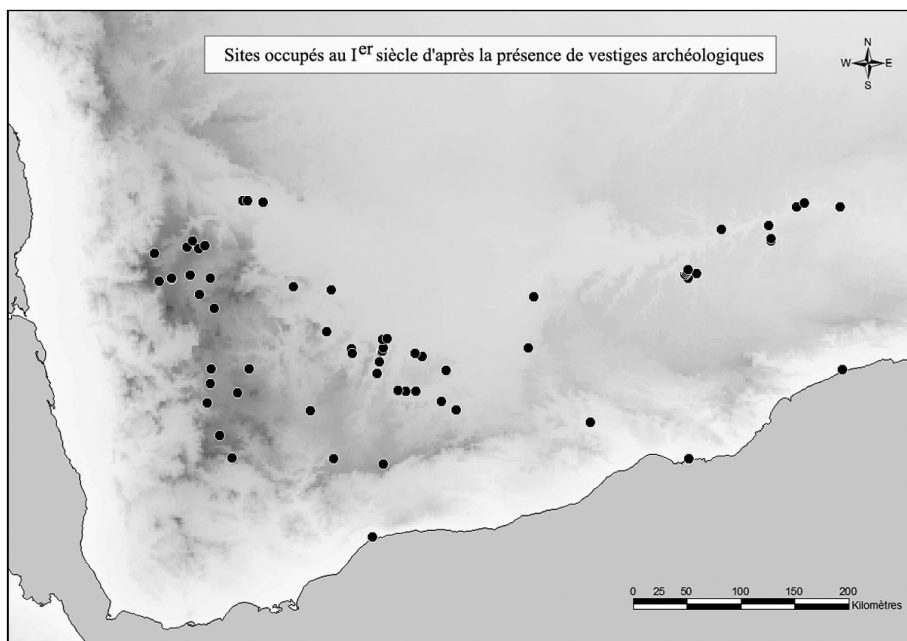


Fig. 6a – Carte des sites d'habitat où une occupation est attestée au I^{er} s. apr. J.-C. d'après les données archéologiques (en haut) et d'après les données épigraphiques (en bas).

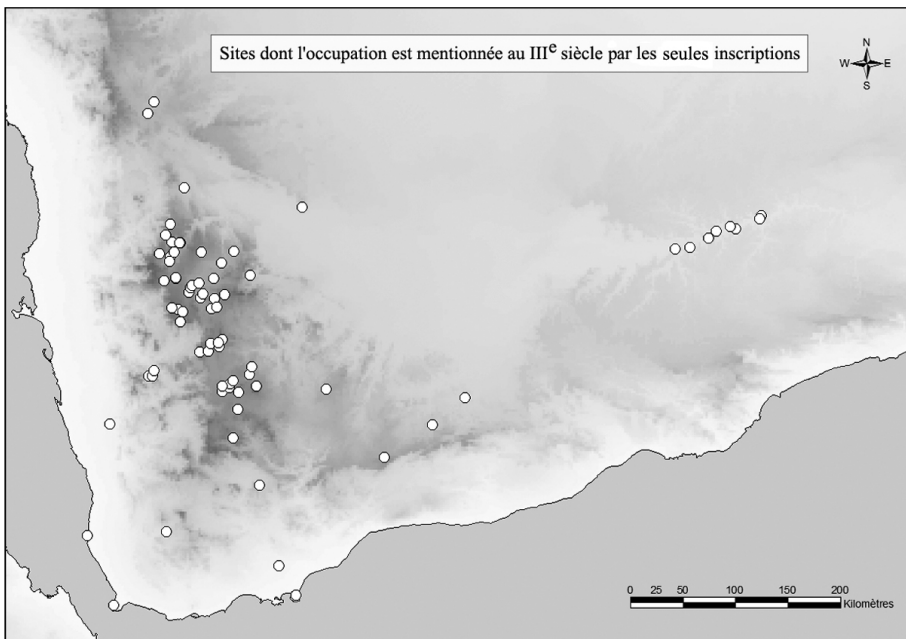
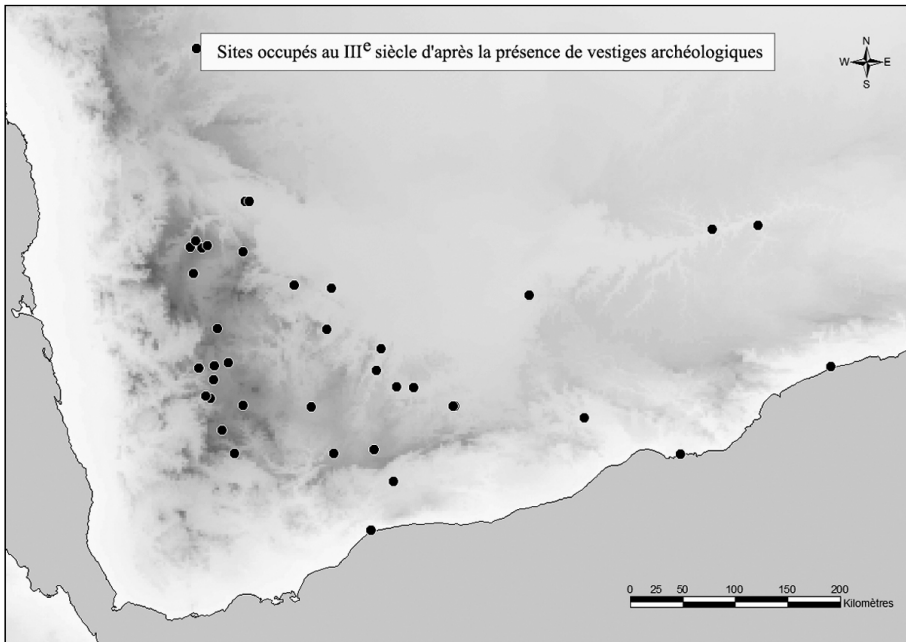


Fig. 6b – Carte des sites d'habitat où une occupation est attestée au III^e s. apr. J.-C. d'après les données archéologiques (en haut) et d'après les données épigraphiques (en bas).

il que virtuel et lié à la baisse sensible de la production épigraphique à partir du IV^e siècle, nous privant de la sorte d'une source d'information essentielle. Comme nous le mentionnions, les inscriptions du temple Awām à Ma'rib constituent une source de premier ordre pour connaître le nom et la nature des sites d'habitat des Hautes-Terres sabéennes du I^{er} siècle au début du IV^e siècle. Sans cette source d'information, un abandon apparent des sites des Hautes-Terres apparaît logiquement, en particulier pour les sites de moindre importance.

Aussi nous apparaît-il nécessaire de reprendre l'évolution cartographique en distinguant les sites dont l'occupation nous est connue par la présence de vestiges archéologiques de ceux uniquement attestés par les textes, ce qui permettra de mesurer l'effet de la diminution de la production épigraphique sur ces interprétations préliminaires (fig. 6).

Au I^{er} siècle, la densité du peuplement sur les Hautes-Terres et au débouché des vallées en bordure occidentale du désert intérieur se reflète autant dans les données épigraphiques qu'archéologiques. Cet équilibre se maintient au III^e siècle avec quelques nuances ponctuelles : les sites des Basses-Terres intérieures sont avant tout connus grâce aux vestiges alors que les sites des Hautes-Terres méridionales et de la vallée du Ḥaḍramawt sont surtout connus par le biais de l'épigraphie³³.

Au IV^e siècle, le nombre de sites d'habitat attestés par les seules inscriptions diminue considérablement, passant de 71 sites à 31. Cette baisse qui touche principalement les Hautes-Terres est vraisemblablement due, comme nous l'avons précisé, à l'abandon du temple Awām au début du IV^e siècle et à la diminution de la production épigraphique. Néanmoins, une baisse semblable peut être observée avec les sites dont l'occupation est attestée par des vestiges archéologiques, passant de 38 sites à 18. Cette baisse est manifeste en bordure du désert intérieur, ce qui constitue, nous l'avons vu, la simple poursuite d'un processus engagé depuis plusieurs siècles. Mais elle est aussi particulièrement bien illustrée sur les Hautes-Terres. Aussi l'abandon du temple Awām n'est pas la seule cause de la baisse sensible du nombre de sites d'habitat connus entre le III^e et le IV^e siècle. La diminution substantielle du nombre de sites archéologiques recensés prouve que la modification de la production d'inscription n'est pas l'unique raison expliquant l'apparent déclin du peuplement.

Une remarque doit toutefois être formulée : en l'absence de typologie céramique caractérisant les productions des Hautes-Terres aux IV^e-VI^e siècles, ce sont avant tout les inscriptions qui permettent de dater les vestiges archéologiques. Or, nous le signalions, les dédicaces sont nettement moins fréquentes durant cette période, rendant la datation des vestiges de la fin de la période préislamique plus difficile.

Malgré cette réserve, il nous semble peu probable que la disparition d'une grande majorité de sites sur les cartes soit uniquement le fait de la baisse de la production épigraphique qui marque la fin de la période sudarabique et de l'incapacité à identifier la nature des vestiges sur le terrain. S'il n'était pas possible de distinguer une occupation du IV^e siècle, d'une occupation des V^e et VI^e siècles, comment expliquer alors la baisse du nombre de sites attestés archéologiquement entre le IV^e et le VI^e siècle (passant de 18 sites à 8 sites) ?

Ainsi, bien qu'il soit envisageable d'expliquer, dans une certaine mesure, la diminution apparente du nombre de sites d'habitat par le fait que les populations

33. La prospection intensive de la plaine de Dhamār réalisée par l'*Oriental Insitute* de Chicago n'est pour le moment que partiellement publiée ; la publication des résultats devrait permettre de rattraper ce déséquilibre.

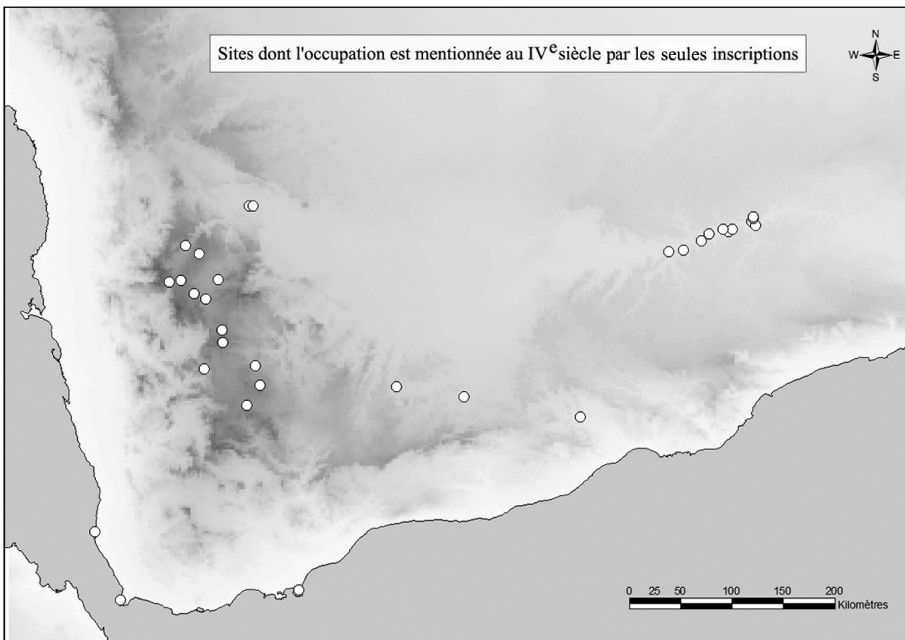
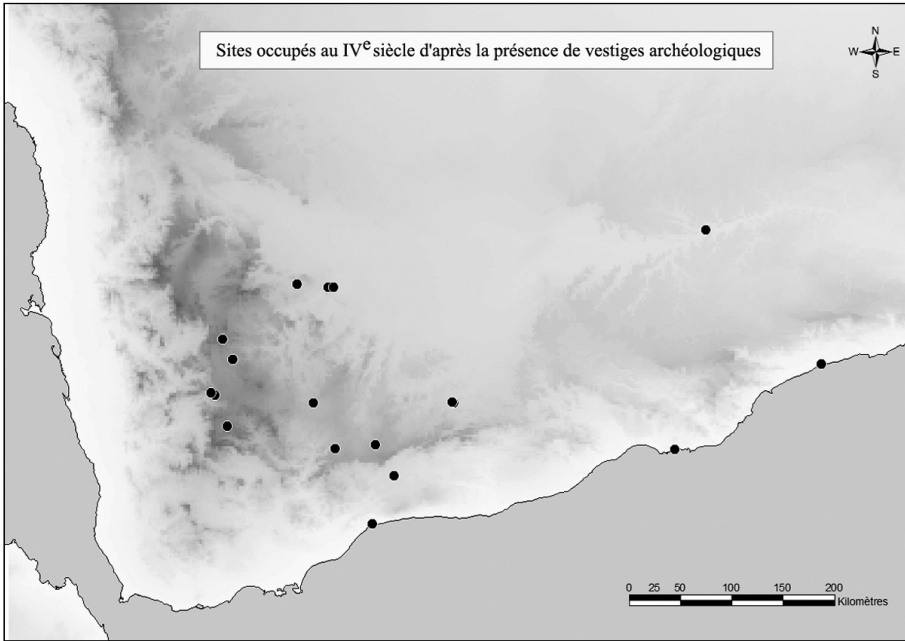


Fig. 6c – Carte des sites d'habitat où une occupation est attestée au IV^e s. apr. J.-C. d'après les données archéologiques (en haut) et d'après les données épigraphiques (en bas).

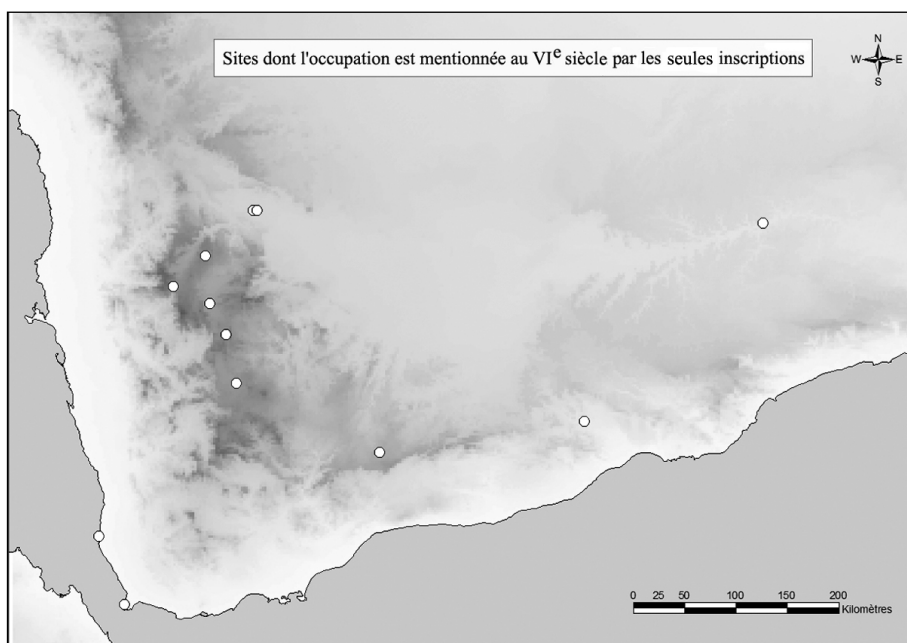
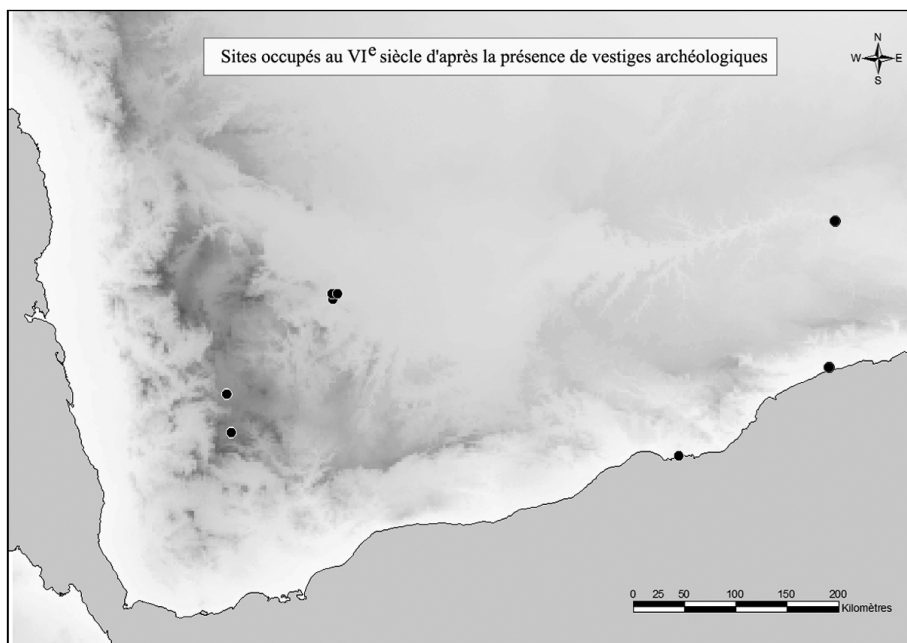


Fig. 6d – Carte des sites d'habitat où une occupation est attestée au VI^e s. apr. J.-C. d'après les données archéologiques (en haut) et d'après les données épigraphiques (en bas).

d'Arabie du Sud cessent progressivement de produire des inscriptions, par des problèmes d'identification des sites ou par l'occultation des occupations préislamiques par des réoccupations constantes, il nous semble néanmoins difficile de nier le fait que ce processus reflète au-delà une réalité historique dont il nous reste à définir la nature. Devons-nous alors parler de déclin en profondeur ou d'un simple ralentissement de l'activité ?

RÉFLEXIONS SUR LES CAUSES PROBABLES DE L'EFFONDREMENT DU RÉSEAU URBAIN SUDARABIQUE À LA VEILLE DE L'ISLAM

Si nous devons considérer que la disparition des sites visibles sur les cartes présentées précédemment est une réalité historique, nous ne pouvons faire l'économie d'une étude des processus qui sont susceptibles d'avoir abouti à cette situation.

Des événements catastrophiques ont été avancés pour expliquer la crise qui semble toucher une large partie de la péninsule Arabique et du Proche-Orient au VI^e siècle (tremblements de terre, volcanisme, sécheresse, peste)³⁴, mais de telles causes immédiates, si elles ont pu précipiter le déclin, ne sauraient expliquer à elles seules l'impossibilité des populations à traverser la crise et l'incapacité du réseau urbain à se maintenir. Il nous faut alors chercher les causes profondes qui sont susceptibles d'avoir sapé les fondations mêmes de la société sudarabique. L'explication que nous sommes enclin à défendre et dont nous proposons de détailler les étapes est la suivante : au cours des derniers siècles de la période préislamique, la société sudarabique connaît de rapides transformations dans la structure même de son système religieux, politique, économique et social. L'ensemble de ces changements aboutit à un système hautement centralisé. La construction de cette structure sociopolitique centralisée, que l'on pourrait nommer État ḥimyarite, s'est accompagnée d'un effacement des référents identitaires traditionnels des populations tribales sudarabiques, menant finalement à une rupture entre le pouvoir d'une part et la population d'autre part. Ce pouvoir ne semble devoir sa légitimité qu'au système de redistribution mis en place. Mais ce système montre rapidement ses limites en période d'instabilité et, faute de légitimité, semble dès lors rejeté. C'est alors l'ensemble du système politique et économique, mais aussi toute l'armature urbaine dont la centralisation fut croissante, qui se dissolvent et entraînent un retour à de petites communautés centrées sur elles-mêmes.

Nous proposons d'aborder ce processus à travers trois étapes :

- étudier la construction de l'État tribal ḥimyarite à travers une centralisation du domaine politique, religieux et économique ;
- analyser la manière avec laquelle les populations sont susceptibles de se reconnaître dans un pouvoir qui, pour se construire, a progressivement gommé leur identité traditionnelle et la légitimité que peut revendiquer ce même pouvoir ;
- s'interroger enfin sur les conséquences de l'instabilité à la fin de l'ère ḥimyarite, en particulier sur le réseau urbain.

34. Korotaev *et al.* (1999) ; Hirschfeld (2006).

La concentration de l'activité politique

Par leur histoire même, les royaumes sudarabiques sont inévitablement amenés à une forme de centralisation du pouvoir dès les I^{er}-II^e siècles. L'annexion de royaumes (Qatabān, Awsān) par leurs voisins (Ḥimyar, Saba', Ḥaḍramawt) conduit à la formation de trois entités territoriales importantes. Leurs capitales ne sont plus seulement une étape caravanière et le siège d'un pouvoir d'emprise limitée, elles deviennent des centres politiques à échelle régionale, centre de pèlerinage et lieu d'émission monétaire. Shabwa dans le Ḥaḍramawt, Zafār dans le royaume de Ḥimyar et Ma'rib, bientôt doublée de Ṣan'a', à partir du milieu du III^e siècle, dans le royaume de Saba', demeurent les seules villes d'envergure, à côté desquelles ne rivalisent de loin que quelques centres tribaux, où s'établissent les *qayl*-s tels que Ṣirwāḥ-Khawlān, al-Mi'sāl ou Ḥaṣī. L'annexion par le royaume de Ḥimyar des royaumes de Saba', à la fin du III^e siècle, et du Ḥaḍramawt, au début du IV^e siècle, ne fait que renforcer cette polarisation de l'activité politique au sein de l'armature urbaine. Zafār devient l'unique centre politique du royaume, suivi de quelques villes provinciales où siègent *qayl*-s et gouverneurs.

Cette centralisation de l'activité politique au sein de l'armature urbaine se traduit par une concentration du pouvoir par le souverain et les notables qui peut se décliner en trois points : (1) la concentration du pouvoir des *qayl*-s avec la formation d'entités tribales de plus en plus vastes ; (2) le déracinement des dirigeants hors du système tribal et (3) la formation d'une cour autour du souverain ḥimyarite.

(1) La concentration du pouvoir des *qayl*-s est manifeste lorsque l'on observe l'évolution des fédérations tribales à la tête desquelles ils se trouvent – ou sont placés par le souverain. Les anciennes entités tribales sont intégrées dans de nouvelles fédérations ; leur légitimité ne réside plus que dans la réutilisation du nom des tribus dont les racines plongent dans un passé lointain, lorsqu'elles ne disparaissent pas tout simplement au profit de nouvelles formations. « La société sudarabique n'est plus qu'un foisonnement confus de formations tribales aux contours flottants et à l'existence éphémère », pour reprendre la formule de C. Robin³⁵.

Les exemples les plus significatifs peuvent être cités :

- à la fin du III^e siècle, la tribu Ṣirwāḥ disparaît au profit d'un regroupement plus large à la tête duquel se trouve un *qayl* : la tribu Ṣirwāḥ, Khawlān Khāḍl et Haynān (Fa 3, Ir 23, Ja 649, Ir 28) ;

- au IV^e siècle, les banū Sukhaym, *qayl*-s de la tribu Yarsum reçoivent autorité sur la tribu Khawlān Gudādān, devenant de la sorte « *qayl*-s des deux tribus de Yarsum dhū-Sam'i, tiers de Hagar^{um}, et Khawlān Gudādān (*Gddr*) » (Ja 671+788)³⁶.

- au V^e siècle, le nom de la tribu Tan'im^{um} et Tan'imat^{um}, mentionné aux II^e et III^e siècles (Ir 1, Ir 7, Ja 618, Ja 627, Ja 628, Ja 712, Ja 746, *CIH* 396) réapparaît au

35. Robin (1982a), p. 27.

36. Robin (à paraître) : « En résumé, à l'époque d'al-Hamdānī, il existe dans la région de Ṣa'da une formation tribale appelée Yarsum qui présente deux caractères singuliers :

- Le noyau initial se composait des membres de la tribu Yarsum-Ṣan'a', sans doute amenés dans le nord par les banū Sukhaym^{um} quand ils ont administré Khawlān pour le compte des rois de Ḥimyar.

- Au noyau initial se sont rattachés une dizaine de groupes d'origines très diverses, de sorte que Yarsum est considérée non pas comme une véritable tribu, mais comme une formation composée de groupes de diverses origines (*jummā'*). »

sein d'une fédération plus vaste : la tribu Tan'im^{um}, Wam^{um}, Madd'il, Naymān, Ayta'an et Ḥalmal^{um} (Ry 520).

– aux v^e et vi^e siècles enfin, l'exemple le plus significatif est l'accroissement que connaît la tribu Ḍayfatān et Raṭaḥ^{um} dont la taille double régulièrement. Celle-ci apparaîtrait sous le nom de :

- tribu Ḍayfatān et Raṭaḥ^{um} en 450 (Ry 340),
- tribu Ḍayfatān, Raṭaḥ^{um}, Sa'kalān et Rakkān en 486 (MAFRAY-Abū Thawr 4)
- tribu Ḍayfatān, Raṭaḥ^{um}, Sa'kalān, Šakrad et Maṭlafatān en 515 (BR-Yanbuq 47)
- tribu Waḥzat, Alhān, Sulfān, Ḍayfatān, Raṭaḥ^{um}, Rakkān, Maṭlafatān et Šakrad en 531 (CIH 621).

Ces formations tribales, dont la taille croît considérablement à partir du moment où Ḥimyar domine l'ensemble de l'Arabie du Sud, apparaissent comme des constructions artificielles n'ayant aucun ancrage historique si ce n'est le remploi ponctuel du nom de tribus plus anciennes. Les anciennes formations tribales se trouvent alors progressivement diluées ou phagocytées dans ces nouvelles entités. Conséquence inéluctable de ces regroupements, le nombre des *qayl*-s à la tête de ces nouvelles formations diminue, limitant le nombre d'intermédiaires faisant allégeance au souverain et le morcellement du territoire placé sous son autorité.

(2) Si le contrôle du souverain ḥimyarite se trouve renforcé par ce premier mécanisme, il l'est également par un "désancrage" des dirigeants hors du système tribal. Ce sont d'une part les *qayl*-s, qui ne sont plus nécessairement issus de la tribu qu'ils dirigent, à partir du iii^e siècle, mais peuvent être mis en place par le souverain lui-même³⁷. C'est d'autre part la mise en place par le souverain de gouverneurs (*waza'*) à la tête de territoires où le souverain n'est pas présent. Ceci est illustré à la fin du iii^e siècle à Shabwa (Ja 662+663), à Ma'rib (Ir 37), sur les sites d'al-Bayḍā' et d'as-Sawdā' (Shib'anū-Nashq 1) ou, au vi^e siècle, sur le site de Bi'r 'Alī (CIH 728). Si le fait de mettre à la tête d'une fédération tribale un personnage qui lui est extérieur peut fragiliser la position du souverain vis-à-vis de la population, elle renforce en revanche le rapport d'allégeance qui s'établit entre ce souverain et le dirigeant à la tête de la fédération tribale.

(3) Le dernier élément révélateur de cette centralisation du pouvoir par le souverain ḥimyarite est l'hypothèse de la formation d'une cour autour de sa personne, dans la capitale du royaume, Ḍafār, au sein de laquelle se retrouveraient les *qayl*-s des différentes fédérations tribales ḥimyarites. Cette hypothèse a été envisagée à la suite de la découverte à Ḍafār de la sépulture d'un *qayl* de la tribu de Maḍḥī, du lignage des Ḥasbaḥides, lignage centré autour de la ville de Ḥaṣī, dans la région d'al-Bayḍā'³⁸. Une inscription atteste également d'une délégation de pouvoir faite par le *qayl* à un gouverneur qui se charge pour lui des affaires de la fédération tribale, ce qui suggère que le *qayl* ne réside plus sur le territoire qu'il gouverne³⁹.

37. L'inscription al-Mi'sāl 5 mentionne ainsi un *qayl* placé successivement à la tête de cinq tribus différentes (Bāfaqīh [1990], p. 62, Gajda [1997], p. 165 ; Robin [2006b]). Dans la seconde moitié du iii^e siècle, le « qaylat » n'est donc pas une charge héréditaire, mais une charge administrative (Robin [2006b], p. 48). Par ailleurs, l'imposition d'un *qayl* par le souverain à la tête d'une tribu dont il n'est pas originaire semble attestée dans le pays de Hamdān (Robin [1982b], p. 84). Le texte Ir 18 confirme cette pratique sur les Hautes-Terres septentrionales (Bāfaqīh [1990], p. 62-63).

38. Yule, Antonini, Robin (2004), p. 11 ; Robin (2006), p. 94.

39. Robin (2006b), p. 48-49.

Dissolution progressive des panthéons tribaux et resserrement du champ religieux

L'activité religieuse, tout comme l'activité politique, répond à cette logique du « désancrage » hors du système tribal, au cours des derniers siècles de la période préislamique. La reconnaissance dans un panthéon spécifique cesse, ce qui met fin aux marques de communautarisme et contribue à homogénéiser des populations disparates au sein d'une seule entité politique. Trois étapes caractérisent ce changement. Elles ne sont pas systématiquement marquées par l'empreinte du souverain, mais se font toujours à son bénéfice.

La première étape se caractérise par la diminution de la diversité des panthéons tribaux, à mesure que les tribus se trouvent fédérées dans des entités politiques de plus en plus vastes et que le nombre de royaumes diminue, annexés par leurs voisins. Par conséquent, les groupes de population ne se reconnaissent plus dans la pratique de cultes communs, mais au sein d'un système d'allégeance au souverain et aux *qayl*-s. Aux structures tribales et à leurs panthéons « se substituent des réseaux mouvants d'allégeance et d'alliances »⁴⁰.

La seconde étape, corollaire de la diminution du nombre de panthéons, est la transition vers un hénouthéisme entre le I^{er} et le IV^e siècle. Au sein des panthéons propres à chaque royaume et/ou confédération tribale, une divinité tend à être privilégiée et son culte s'impose comme le culte dominant et progressivement unique. Ainsi, et nous rejoignons le premier point, les panthéons qui, jusqu'au III^e siècle, constituaient un élément déterminant de l'identité des populations sudarabiques, évoluent vers des formes hénouthéistes. Ta'lab devient la divinité dominante de la confédération de Sam'ī, sur les Hautes-Terres septentrionales ; le culte d'Almaqah prévaut dans le royaume sabéen⁴¹ ; celui de Sayīn dans le royaume du Ḥaḍramawt. Chacun de ces cultes fait l'objet d'un pèlerinage attirant des pèlerins dans l'ensemble du royaume et non plus depuis les seuls alentours du sanctuaire. Ces pèlerinages contribuent à renforcer l'attraction exercée par les capitales abritant des sanctuaires, Ma'rib et Shabwa, et à polariser l'activité religieuse au sein du réseau urbain. Une spécificité ḥimyarite est l'absence de panthéon propre à son royaume. Le royaume de Ḥimyar préserve le culte d'Almaqah après l'annexion du royaume de Saba'. La raison réside probablement, comme le souligne I. Gajda, dans le fait que « ce royaume n'a pas de culte central fort, capable d'attirer de nouveaux fidèles, alors que le dieu sabéen Almaqah jouissait d'un prestige millénaire. Garder le culte d'Almaqah était une décision d'autant plus importante qu'il évoluait vers l'hénouthéisme »⁴². Le royaume de Ḥimyar manque de cette marque identitaire que constitue le fait religieux et l'on peut supposer que l'adoption du monothéisme fut considéré comme un facteur d'unification et fut un choix politique conscient.

40. Robin (1982a), p. 26. Voir également Robin (1996), col. 1166, Vogt, Robin (1997), p. 226 : « L'unité n'est plus fondée sur un culte commun où le souverain est médiateur entre hommes et dieux, sans être pour autant d'essence divine mais sur l'allégeance à un prince ».

41. Comme le souligne C. Robin (1996), col. 1159, Almaqah reçoit à partir du III^e siècle le titre de Seigneur alors que les autres divinités cessent d'être invoquées dans le temple Awām à Ma'rib.

42. Gajda (2002), p. 617.

La troisième étape est donc marquée par le passage à un monothéisme judaïsant, seul culte mentionné dans les inscriptions des ^v^e et ^{vi}^e siècles⁴³. L'introduction de ce monothéisme, adopté par le souverain et par une partie de l'élite dirigeante, nous amène à soulever une question : est-elle le fait du pouvoir et reflète-t-elle la volonté d'homogénéiser de manière définitive les référents identitaires religieux ? En d'autres termes, l'introduction du monothéisme fut-elle encouragée par le pouvoir dans sa volonté de maîtriser toute velléité indépendantiste de populations se reconnaissant une identité propre dans un panthéon autre que celui du groupe dominant ? Aucune réponse ne peut être apportée de façon définitive. Néanmoins, C. Robin soulignait récemment deux règnes durant lesquels l'interventionnisme du souverain se faisait sentir : celui d'Abīkarib As'ad (v. 400-440) ; celui de Yūsuf As'ar Yaṭ'ar (522-525/530)⁴⁴. Le rejet du polythéisme et l'octroi d'un statut particulier au judaïsme sont attestés dès le règne du premier. La pénétration de cette nouvelle religion au sein de la population est plus difficile à cerner. Néanmoins, l'absence totale de dédicace aux divinités païennes – à deux exceptions près connues – est un indice de l'adhésion probable d'une partie de la population. Sous le règne du second, le souverain « presse l'ensemble de la population – et tout d'abord les chrétiens – de se convertir formellement »⁴⁵. En ce sens, l'adhésion forcée de la population au judaïsme est perçue par le pouvoir comme un facteur unificateur.

Le contrôle de l'activité économique

Les premiers siècles de l'ère chrétienne se caractérisent non seulement par de nouvelles formes hiérarchiques dans les rapports de dominance, nous l'avons vu, mais également par de nouvelles formes d'appropriation des ressources.

Jusqu'au début de l'ère chrétienne, l'Arabie du Sud se caractérise, à de très rares exceptions près, par une absence d'espace commercial aménagé. Contrairement aux périodes antérieures durant lesquelles l'activité économique relève de la sphère familiale, du clan, du temple⁴⁶, le ⁱ^{er} siècle est traversé par de profonds changements

43. Deux exceptions peuvent être mentionnées : MAFY-Banī Zubayr 2 qui mentionne en l'an 402 le temple de Ta'lab et Gr 27 datée de la fin du ^{iv}^e/début ^v^e siècle (Gajda [2002], n. 8), qui mentionne la divinité 'Athtar Shāriqān. Par ailleurs, le texte YM 10882, dédicace à dhu-(l)-Samā^m pourrait d'après sa graphie être lui aussi postérieur à l'apparition du monothéisme (Robin [2006b], n. 7).

44. Le règne d'Abīkarib As'ad semble néanmoins être avant tout marqué par l'adoption d'un monothéisme judaïsant plus que par la volonté d'imposer cette nouvelle religion à une population pouvant se révéler hostile. Sur l'introduction du judaïsme en Arabie du Sud et le rôle de ces deux souverains : Robin (2003), (2004a).

45. Robin (2003), p. 155.

46. La seule exception notoire est le contrôle qu'établit le pouvoir royal qatabānite sur l'activité marchande de son royaume à partir du ^{iv}^e siècle avant J.-C. Ce royaume se caractérise alors par un pouvoir centralisé. Dans la capitale, Tamna', une place de marché est circonscrite, ses accès sont limités et elle est régie par un code mercantile (*RÉS* 4337 A+B+C) mis en application par un agent du roi.

En ce qui concerne le rôle du temple dans l'activité économique, plusieurs textes nous éclairent, en particulier sur la perception des taxes :

– le code mercantile minéen *RÉS* 3695 évoque le paiement d'une taxe dans le temple de Wadd à Dédan (actuelle al-'Ulā en Arabie Saoudite) ;

– les impôts des prémices prélevés pour les divinités de Ma'in et dhāt-Nashq à Barāqish permettent de financer une partie du rempart (*RÉS* 2965 – voir sur ce point voir sur ce point Breton [1994], p. 159) ;

avec l'établissement d'un contrôle du pouvoir royal et, dans une certaine mesure, des *qayl*-s, qui s'étend progressivement à une large part de cette activité. Cette lente évolution se manifeste dans les différents royaumes sudarabiques et nous amène à formuler l'hypothèse, à l'instar de M. Henochsberg⁴⁷, d'une conjonction entre l'évolution du pouvoir central et l'apparition des structures commerciales.

La piste caravanière qui polarisait l'activité économique jusqu'au I^{er} siècle perd son rôle d'axe commercial privilégié. La plupart des relais qui punctuaient son parcours déclinent et disparaissent à cette période. L'activité économique se polarise alors autour des ports de commerce ḥaḍramis (Khawr Rūrī et Bī'r 'Alī) et ḥimyarites (al-Makhā, puis 'Adan). Le développement de ces ports de commerce s'accompagne d'un contrôle fort du pouvoir royal. Dans le port de Khawr Rūrī, dans le royaume du Ḥaḍramawt, au I^{er} siècle, des agents royaux contrôlent le commerce de l'encens⁴⁸. Les entrepôts de Bī'r 'Alī sont également placés sous le contrôle royal, comme l'attestent le *Périple de la mer Érythrée* au I^{er} s.⁴⁹ et l'inscription Ir 13, au début du III^e siècle, faisant mention des «entrepôts du roi du Ḥaḍramawt dans le port de Qānī' [Bī'r 'Alī]». Alors que le royaume est annexé par Ḥimyar au début du IV^e siècle, les Yaz'anides, lignage aristocratique qui administre la région et d'où sont issus plusieurs *qayl*-s, arment cinq navires ('Abadān 1/37). Dans le royaume ḥimyarite enfin, le port d'al-Makhā est placé sous l'autorité directe du gouverneur d'as-Sawā et indirecte du souverain ḥimyarite⁵⁰. Enfin, à Ma'rib, les premiers éléments d'une réglementation des échanges par le souverain apparaissent une dizaine d'années après l'annexion du royaume de Saba' par Ḥimyar, à la fin du III^e siècle (*RÉS* 3910). Avec la disparition de Saba' et du Ḥaḍramawt, les prérogatives des temples dans la perception d'une dîme ne sont plus évoquées.

Toutes ces structures commerciales nouvelles relèvent de l'initiative d'un pouvoir central et reflètent une volonté de contrôler l'activité économique et d'en tirer profit. Cette lente évolution transparait également dans l'abandon progressif de l'activité économique des temples. De manière générale, le déclin du statut du temple en tant que lieu de perception de la dîme ou des taxes correspond à l'apparition progressive d'une mainmise du pouvoir royal sur l'activité économique et à la centralisation de cette activité au sein d'un nombre réduit de sites. Si ce basculement s'était opéré dès les IV^e-III^e siècles avant J.-C. dans le royaume de Qatabān, il ne se manifeste que tardivement dans les autres royaumes, où la centralisation et le renforcement du pouvoir ne se construisent qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Les sanctuaires cessent définitivement d'être des acteurs de la vie économique, en tant que lieu de perception de taxes ou de dîmes, avec l'abandon des cultes polythéistes.

Si le contrôle du pouvoir se fait largement sentir dans l'activité économique à échelle supra-régionale, il se manifeste aussi, dans une moindre mesure, à l'échelle

– Plinie l'Ancien mentionne les taxes prélevées au profit des temples de Shabwa (Robin [1997], p. 40) ;

– dans la sphère sabéenne, une dîme est payée au temple et aucun système de taxation centralisé ne semble exister entre le I^{er} et le IV^e siècle (Korotayev [1994]). Le temple tire ses revenus de la location de terres, de taxes sur la propriété privée de certains terrains, d'amendes pour non respect de la loi, de dédicaces et de dons privés. Cette sorte de dîme est payable au temple et disparaît avec celui-ci (Sima [1999]).

47. Henochsberg (2001).

48. *Périple de la mer Érythrée* § 32.

49. Casson (1989), p. 33 ; *Périple de la mer Érythrée* § 27.

50. *Périple de la mer Érythrée*, § 22-23.

locale. Cette emprise n'apparaît plus sous la forme coercitive de législations ou de l'installation d'un commandant ou d'un gouverneur, mais par l'évergétisme des élites, qui prennent alors en charge la réalisation et l'entretien des grandes structures hydrauliques. À partir du I^{er} siècle, les premiers véritables barrages semblent apparaître sur les Hautes-Terres⁵¹ ; leur réalisation est à de nombreuses reprises assumée par les *qayl*-s⁵², beaucoup plus rarement par les clients du *qayl*⁵³, ou par le souverain lui-même dans le cas du barrage de Ma'rib.

Dans la région de Zafār également, les prospections de l'université de Barcelone ont mis en évidence des aménagements originaux associant une série de barrages et de bassins de retenue, aménagés sur un dénivelé de 200 m, gérant les écoulements de manière à irriguer des groupes de terrasses⁵⁴. Ce système ne peut être élaboré que par une mise en place unitaire et concertée des systèmes de stockage et de distribution de l'eau. Tout en optimisant la mise en valeur du terroir, il requiert des aménagements importants, notamment la multiplication du nombre de grands barrages. Deux barrages ont ainsi été repérés par la mission américaine à 5 km en aval de Zafār⁵⁵. Le premier mesure 100 m de longueur, 10 m de largeur, le second mesure 70 m de long pour 10 m de large. Ce vaste système de récupération et de distribution de l'eau régule les écoulements, depuis l'amont jusqu'en aval⁵⁶. Comme l'avancent les auteurs de ces recherches, la réalisation de ces infrastructures ne peut se faire que dans un contexte social spécifique⁵⁷. Une transition est amorcée entre la mise en culture sur terrasses, simplement irriguées par les écoulements de pente et les précipitations, et un système hydraulique requérant une succession de larges barrages destinés à réguler le flot sur un dénivelé de 200 m. Le premier système est associé à des sites de l'âge du bronze et du I^{er} millénaire avant J.-C. ; l'exploitation et l'entretien se font à l'échelle de la maisonnée ou du groupe de maisonnées. Le second système ne peut se faire qu'avec l'existence de puissantes instances capables de coordonner ces réalisations. Seul l'État ḥimyarite semble en mesure d'assumer l'aménagement de ces infrastructures

51. En 2004, C. Robin recensait 13 barrages avec inscription de fondation parmi lesquels 12 ḥimyarites et un sabéen. La datation des inscriptions par la paléographie, la mention d'un règne ou d'une ère, a montré qu'un seul barrage serait antérieur à l'ère chrétienne (II^e-I^{er} siècle avant J.-C.), huit dateraient du I^{er} siècle, trois du III^e siècle et un du IV^e siècle (Robin, Dridi [2004]).

À cela nous pouvons ajouter la date tardive de la réalisation du barrage de Ma'rib, aujourd'hui daté des V^e-VI^e siècles (Vogt [2004]), date confirmée par les dernières datations réalisées sur les mortiers de construction présentées par B. Vogt lors du *Seminar für Sprachen und Kulturen des vorderen Orients : Yemen : Bridging the Gap Between the Past and Present* tenu à Heidelberg les 11 et 12 juin 2007.

52. Voir les inscriptions MQ-Shirjān 26 ; MQ-Ḥayd Mūsā 1 ; Bāfaqīh-Bātāyī' al-Hadd 2 ; MQ-Ṣanā' 'l Zayn 3 ; MAFRAY-al-Maktūba 1 ; MAFRAY-dhū-Ḥadīd 1 ; MAFRAY-dhū-Ḥadīd 2 (Robin [1991] ; Robin, Dridi [2004]).

53. MAFRAY-Makhliq 1 ; MQ-al-Ḥāt 1. Dans le cas du barrage d'al-Ḥāt, il s'agirait d'une structure modeste d'après la grossièreté de l'inscription et la faible durée des travaux (Robin, Dridi [2004], p. 85). Ceci expliquerait le fait que ces travaux aient été pris en charge par un personnage plus modeste.

54. Barceló *et al.* (2003).

55. Gibson, Wilkinson (1995), p. 176-177.

56. Sur le cheminement des écoulements : Barceló *et al.* (2003) ; Gibson, Wilkinson (1995), fig. 10.

57. Gibson, Wilkinson (1995), p. 181 ; Barceló *et al.* (2003), p. 140-141 ; Wilkinson (2003), p. 192.

nécessaires à la subsistance des populations et d'atteindre le degré de coordination et d'organisation nécessaire. Ces considérations spéculatives ne sont pas dénuées d'un ancrage chronologique. Des inscriptions évoquent l'administration de barrages depuis Zafār au début de l'ère chrétienne⁵⁸; par ailleurs nous mentionnions précédemment l'apparition de nombreux barrages, au début de l'ère chrétienne, dans les régions ḥimyarites d'al-Mi'sāl⁵⁹ ou de Ḥaṣī⁶⁰.

Ainsi, outre le contrôle du commerce maritime et des échanges interrégionaux, c'est par l'aménagement de structures hydrauliques permettant de concentrer les écoulements dans certaines vallées et d'optimiser les rendements que le pouvoir ḥimyarite contrôle, partiellement au moins, les moyens de subsistance de la population.

La formation d'un État tribal : Ḥimyar

À partir du début de l'ère chrétienne, une série de mécanismes se mettent en place au sein du royaume ḥimyarite et, dans une moindre mesure, chez ses voisins. Nous avons évoqué dans une première partie les recompositions territoriales qui s'opèrent alors, avec l'évolution d'un réseau urbain linéaire étalé le long de la piste caravanière faisant place à un réseau centralisé autour des capitales et sièges de *qayl*-s sur les Hautes-Terres; nous avons mentionné l'extraction d'une partie de l'élite en dehors du cadre tribal qui structure la société sudarabique et l'abstraction qui est faite d'anciens référents identitaires, notamment par la disparition des panthéons tribaux; enfin nous venons de détailler l'accaparement des ressources au détriment des anciens systèmes de redistribution communautaire autrefois développés dans les Basses-Terres. Tous ces mécanismes sont autant d'éléments qui caractérisent «le processus de "désancrage" par lequel les relations d'appropriation des ressources et de dominance quittent le domaine de la parenté pour d'autres formes de hiérarchie»⁶¹. La situation s'apparente alors au processus décrit par S. C. Caton d'une formation d'un État progressivement centralisé qui contrôle de manière indirecte une fédération tribale par le biais d'intermédiaires choisis dans l'aristocratie tribale – en l'occurrence le *qayl* – ou qui sont reconnus par la tribu⁶², qui la gouverne et qui sont chargés par l'État d'un certain nombre de charges (mobilisation des hommes, réalisation de grands travaux), en échange de quoi ils représentent les intérêts de la tribu auprès du souverain⁶³.

L'État ḥimyarite qui émerge au début de l'ère chrétienne peut être assimilé au concept de «*tribal state*» ou État tribal que définit R. Tapper :

Tribal states may be of three forms. Perhaps the commonest among pre-modern states has been where one tribal (descent-based) elite or dynasty rules a conquered territory and its heterogeneous population. [...] Another form is where a non-tribal dynasty is brought to power by, and continues to depend on, tribal support. [...] In all these cases the state resembles an empire in conceding a certain recognition to semiautonomous groups and minorities.⁶⁴

58. Wilkinson (2003), p. 192.

59. Robin (1991), p. 186.

60. Robin, Dridi (2004).

61. Cleuziou (1999), p. 263.

62. Ce cas de figure est illustré par les *qayl*-s n'appartenant pas à la tribu qu'ils dirigent – cf. *supra*.

63. Caton (1990), p. 99.

64. R. Tapper 1990, p. 68-69.

L'État ḥimyarite correspond dans un premier temps à la première partie de cette définition. Avec l'installation d'un gouverneur éthiopien, dans le second quart du VI^e siècle, c'est à la seconde partie de cette définition que s'apparente cet État. Il se caractérise par la centralisation et la concentration du pouvoir, que nous avons largement développé ici. Mais il se caractérise également par un pouvoir fort et contrôlant directement l'ensemble du territoire, ce qui transparaît dans la succession au trône, l'expansion territoriale, une hiérarchisation des charges administratives, un contrôle de la vie sociale et religieuse, ainsi que celui des pouvoirs locaux⁶⁵.

Se pose alors la question de savoir dans quelle mesure les populations sont susceptibles de se reconnaître dans un pouvoir qui, pour se construire, a progressivement gommé leur identité traditionnelle et la légitimité que peut revendiquer ce même pouvoir.

Tension identitaire et légitimation du pouvoir

L'assise du pouvoir et la concentration des ressources n'ont pu se faire, en Arabie du Sud, sans une transformation profonde de la société traditionnelle sudarabique. Ces transformations se manifestent au tournant de l'ère chrétienne pour s'accroître aux III^e et IV^e siècles, alors que le royaume ḥimyarite domine l'ensemble de l'Arabie du Sud. Différents points ont été évoqués jusqu'ici, nous les rappelons :

- sur le plan politique : centralisation du pouvoir au sein d'un nombre réduit de villes, formation d'une cour autour du souverain ; regroupement artificiel de tribus ; apparition d'une élite coupée de la structure tribale (une partie des *qayl*-s, les gouverneurs) ;

- sur le plan religieux : populations ne se reconnaissant plus dans la pratique de cultes communs, mais au sein de systèmes d'allégeance ; disparition des panthéons tribaux, abandon des sanctuaires et disparition des pôles religieux au sein de l'armature urbaine ; développement du monothéisme encouragé par le pouvoir ;

- sur le plan économique : contrôle de l'activité mercantile par le pouvoir ; maîtrise des infrastructures hydrauliques ; déclin du temple comme acteur économique et transformation du système de redistribution traditionnel.

Ainsi, ce ne sont pas seulement le fonctionnement politique, religieux et économique qui évoluent, mais c'est l'ensemble de la société, la structure tribale et par conséquent l'identité des populations qui se trouvent transformés. Par la disparition des cultes traditionnels, l'apparition de nouvelles formes de hiérarchie et d'appropriation des ressources, la transformation des fédérations de tribus, les populations perdent leurs référents identitaires. Ce processus se reflète dans la manière dont les populations des Basses-Terres, au même titre que celles des Hautes-Terres, expriment leur identité à travers leur lieu de résidence à côté de – ou à la place de – leur lien de parenté. Le lien au sol remplace le lien du sang⁶⁶.

65. L'ensemble de ces traits ont été développés dans le détail par C. Robin (2006b).

66. A. F. L. Beeston avait avancé cette thèse d'une évolution chronologique d'un lien au sang à un lien au sol par une approche quelque peu évolutionniste (Beeston [1972]). Si nous n'adhérons pas totalement à son raisonnement, nous n'adhérons pas non plus entièrement à la position de C. Robin, renouvelée récemment ([2006b], p. 45), selon qui « il est clair désormais qu'il s'agit d'une opposition dans l'espace et non dans le temps. Les Basses-Terres privilégient les liens du sang et les Hautes-Terres la solidarité territoriale » ([2006b], p. 45). Le cœur de ce débat tient principalement dans le fait que les données disponibles pour les Basses-Terres sont antérieures à l'ère chrétienne et soulignent le lien de parenté des populations alors

Si certains de ces mécanismes sont ouvertement le fait du pouvoir, tous ne le sont pas nécessairement. La disparition des panthéons traditionnels est avant tout la conséquence de rivalités politiques, de conquêtes et d'annexions qui amènent les populations à s'identifier au panthéon du vainqueur, de gré ou de force. L'hénothéisme qui se développe aux II^e et III^e siècles s'observe mais s'explique encore difficilement. Le monothéisme ne fut pas nécessairement imposé à la population par le pouvoir. Comme l'avance C. Robin, le choix du monothéisme peut répondre à « l'aspiration des élites à une religion plus spirituelle ; la conviction de plus en plus répandue qu'il existe une survie après la mort ; le rôle grandissant de l'individu qui revendique le choix de sa religion, alors que précédemment elle résultait de l'appartenance à un groupe social »⁶⁷, ce, à plus forte raison, dans un cadre où les référents identitaires traditionnels se trouvent progressivement gommés. Mais même si ces mécanismes ne sont pas le fait du pouvoir, celui-ci les encourage pour peu qu'ils contribuent à modérer les communautarismes et les velléités indépendantistes.

Dans un tel contexte, on peut se demander où les dirigeants coupés de la structure tribale traditionnelle trouvent leur légitimité. Outre la sécurité assurée aux populations, l'élément déterminant reste, selon nous, la capacité qu'ont ces dirigeants à assurer la subsistance des populations par la réalisation, l'entretien ou la restauration des vastes systèmes hydrauliques mentionnés précédemment : barrages, systèmes de diversion des eaux à l'échelle d'un bassin versant, etc.

Désagrégation de l'État ḥimyarite et de l'armature urbaine à la veille de l'Islam

Revenons à la question initiale que soulevait l'observation de la carte représentant les sites d'habitat sudarabiques aux III^e et VI^e siècles (fig. 1) : l'Arabie du Sud est-elle désertée à la veille de l'Islam ?

L'État ḥimyarite tel que nous l'avons décrit repose sur un système politique, économique et religieux nouveau et dans une certaine mesure artificiel lorsque l'on observe les recompositions tribales. Ce système, progressivement mis en place aux premiers siècles de l'ère chrétienne, doit en partie sa croissance et sa légitimité à sa capacité de garantir la sécurité des populations et d'assurer l'achèvement et la maintenance de structures d'irrigation à grande échelle. De plus, l'État ḥimyarite centralisé fonctionne tant que la population s'identifie à ce pouvoir fort, soit par une

que celles pour les Hautes-Terres y sont postérieures et soulignent le lien au sol. Une opposition autant géographique que chronologique transparaît dans cette observation. S'il est difficile de connaître la situation sur les Hautes-Terres avant l'ère chrétienne, une étude récente nous a néanmoins permis de cerner une évolution dans les Basses-Terres au début de l'ère chrétienne, où le sol est de plus en plus fréquemment décliné comme référent identitaire à la place ou à côté du lien de parenté. Ceci tend à encourager l'hypothèse d'une évolution dans le temps d'un lien du sang à un lien au sol dans les Basses-Terres. Le lien au sol dans les Basses-Terres n'est toutefois pas aussi profond qu'il ne peut l'être sur les Hautes-Terres. Nous en voulons pour preuve que sur les Hautes-Terres, il se fait toujours sentir aujourd'hui, non dans les Basses-Terres (C. Robin, communication personnelle). Ce changement dans les Basses-Terres au début de l'ère chrétienne ne s'explique que par les transformations sociétales du début de l'ère chrétienne en Arabie du Sud évoquées dans cet article, notamment la disparition des référents identitaires traditionnels et ne dure qu'un temps, celui des premiers siècles de l'ère chrétienne. Nous avons eu l'occasion d'aborder cette question en détail récemment, nous n'y reviendrons pas ici (Schiettecatte [2008]).

67. Robin (2004a), p. 856.

identité tribale commune, soit après l'affaiblissement de ce trait, par l'assurance d'une subsistance et la garantie de sa sécurité. Un tel système politique et économique requiert une grande stabilité. Les conflits victorieux contre les Abyssins au III^e siècle puis contre les populations d'Arabie centrale à partir du milieu du IV^e siècle entretiennent cette cohésion qui favorise l'émergence et le développement d'un État tribal.

Mais le système économique se trouve affecté par la baisse de la demande méditerranéenne en aromates aux V^e et VI^e siècles. Le VI^e siècle est marqué par une forte instabilité politique dont les facteurs ont été soulignés par ailleurs⁶⁸ : politique de conquête trop ambitieuse ; rupture des équilibres traditionnels ; interventions aksumites ; mort tragique de plusieurs souverains ; absence de succession dynastique⁶⁹ ; rivalités entre partis pro-Byzantins et pro-Perses.

Aussi, *lorsque* les conflits se multiplient, *lorsque* le pouvoir oscille entre les mains de gouverneurs abyssins et de satrapes perses, *lorsque* l'autorité centrale n'est plus en mesure de maintenir une cohésion fondée sur une religion récente dans laquelle l'ensemble de la population ne se reconnaît pas nécessairement et sur une construction nouvelle d'entités territoriales, *lorsque* le système économique est en perte de vitesse, dans la mesure où les moyens déployés ne permettent plus, à quelques exceptions près, l'entretien des systèmes d'irrigation, et que les débouchés du commerce maritime se tarissent, *alors*, les tribus à l'échelle locale se dissocient d'une structure sociopolitique dans laquelle elles se reconnaissent de moins en moins. Conséquence de cette dissociation, l'attraction des centres du pouvoir cesse de s'exercer, l'armature urbaine, centrée autour de quelques pôles, se désagrège. Il est alors très vraisemblable que le réseau urbain n'est plus constitué que de petites communautés isolées qui n'ont laissé que d'infimes traces archéologiques derrière elles.

Les cartes des IV^e (fig. 4) et VI^e siècles (fig. 5) reflètent cette diminution du nombre de pôles et la centralisation des activités fonctionnelles du royaume. Mais il ne fait nul doute que le reste du territoire ne saurait être perçu comme un espace vide, et qu'un certain nombre de petits sites aux fonctions limitées et de faible attraction étaient occupés par des communautés. Nous n'avons guère de trace de ces communautés qui ne gravent plus d'inscription et dont les vestiges ont été recouverts par des occupations islamiques, ou sont restés ignorés ou incompris. Mais l'effondrement de l'armature urbaine est en revanche tangible et s'explique par divers arguments. Les limites qu'imposent la documentation épigraphique et archéologique dans l'analyse ne sauraient en ce sens masquer un réel déclin de l'occupation de l'Arabie du Sud à la veille de l'Islam.

Un point demeure malgré tout obscur : pourquoi ce déclin apparaît-il dans l'analyse cartographique dès le IV^e siècle alors que les manifestations historiques d'une instabilité précipitant le royaume de Ḥimyar ne sont tangibles qu'au début du VI^e siècle ? N'y a-t-il pas un paradoxe entre cette période d'expansion ḥimyarite en péninsule Arabique, et l'amorce d'un apparent déclin ? À cela, nous pourrions répondre que cette période est également celle durant laquelle cesse toute émission moné-

68. Robin (2003), p. 155.

69. Alors que seules quatre dynasties de souverains ḥimyarites se succèdent au cours des IV^e et V^e siècles, dont une se maintient de 321 à 465, cinq dynasties se succèdent entre 500 et 535, ne comportant chacune qu'un seul règne, la stabilité ne reparait qu'avec l'arrivée sur le trône du général abyssin Abraha (voir Robin [2004a], p. 895-899 et tableau II).

taire, durant laquelle les ports de commerce sudarabiques subissent une baisse importante de leur activité, durant laquelle plus aucune inscription ne commémore la réalisation de barrage, exception faite de ceux d'al-Ghunaymiyya⁷⁰ et de Ma'rib. Pouvons-nous réellement admettre qu'il soit question d'un essor du royaume ?

INSCRIPTIONS

Pour la résolution des sigles d'inscription et leur bibliographie, voir Kitchen (2000), à l'exception de :

- MAFY-Banī Zubayr 2 : inédit ; voir Robin (1977).
- MAFRAY-al-Maktūba 1 : Robin (1991), p. 173-174.
- MAFRAY-Makhliq 1 : Robin (1991), p. 169-171.
- MQ-al-Ḥāt 1 : Robin (1998), p. 145-147.
- MQ-Ḥayd Mūsā 1 : Robin, Dridi (2004), p. 82.
- MQ-Ṣanā' 'l Zayn 3 : Bāfaḳīh, Bāṭāyi' (1994), p. 96-101.
- MQ-Shirjān 26 = Ja 1818 : Jamme (1971), p. 83-84.
- RIÉth 195 : Bernand *et al.* (1991), p. 284-288.
- YM 1950 : Gajda (2005).
- YM 10882 : inédit ; voir Robin (2006b), n. 7.

BIBLIOGRAPHIE

Avanzini (A.)

- 1995 *As-Sawdā'. Inventario delle iscrizioni sudarabiche, tomo 4*, Paris-Rome, 1995.

Aymard (M.)

- 2000 « La Méditerranée chrétienne et l'essor du monde moderne (XIII^e-XVIII^e s.) : espace et économie urbaine : métropole, mégapole, mégalopolis », dans C. Nicolet, R. Ilbert, J.-C. Depaule (dir.), *Mégapoles méditerranéennes, géographie urbaine retrospective* (CÉFR, 261), Paris, 2000, p. 104-116.

Bāfaḳīh (M. A.)

- 1990 *L'unification du Yémen antique, la lutte entre Saba', Ḥimyar et le Ḥaḍramawt, du 1er au 3e siècle de l'ère chrétienne* (Bibliothèque de Raydān, 1), Paris, 1990.

Bāfaḳīh (M. A.), Bāṭāyi' (A.)

- 1994 « Naqshān jadīdān min al-Ḥadd (min Khawlān walad-'Amm wa-Sufar) », dans *Raydān*, 6, Ṣan'ā', 1994, p. 89-101.

Bairoch (P.)

- 1985 *De Jéricho à Mexico, villes et économies dans l'histoire* (collection Arcades), Paris, 1985.

70. Robin, Dridi [2004], p. 89.

Barceló (M.), Ortega (J.), Arcadi (P.), Torró (J.)

- 2003 «The search for the Hararah *asdād* in the area of Ẓafār, Governorate of Ibb, Yémen», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 33, Londres, 2003, p. 133-142.

Beeston (A. F. L.)

- 1972 «Kingship in Ancient South-Arabia», dans *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 15, Leyde, 1972, p. 256-268.
 1983 «Pre-Islamic Ṣanʿāʾ», dans R. B. Serjeant, R. Lewcock (éds.), *Ṣanʿāʾ. An arabian islamic city*, Londres, 1983, p. 36-38.

Beeston (A. F. L.), Ghul (M. A.), Müller (W. W.), Ryckmans (J.)

- 1982 *Dictionnaire sabéen (anglais-français-arabe)*, Louvain-la-Neuve–Beyrouth, 1982.

Bernand (E.), Drewes (A. J.), Schneider (R.)

- 1991 *Recueil des inscriptions de l'Éthiopie des périodes pré-axoumite et axoumite, Tome I – Les documents*, Paris, 1991.

Bowen Jr (R. LeB.)

- 1958 a «Archaeological Survey of Beihān», dans R. LeB. Bowen Jr, F. B. Albright (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia* (Publications of the American Foundation for the Study of Man, II), Baltimore, 1958, p. 3-33.
 1958 b «Irrigation in Ancient Qatabān (Beihān)», dans R. LeB. Bowen Jr, F. B. Albright (éds), *Archaeological Discoveries in South-Arabia* (Publications of the American Foundation for the Study of Man, II), Baltimore, 1958, p. 35-131.

Breton (J.-F.)

- 1994 *Les fortifications d'Arabie Méridionale du 7^e au 1^{er} siècle avant notre ère* (Archäologische Berichte aus dem Yemen VIII), Mayence, 1994.

Brunner (U.)

- 1997 «Les débuts de l'irrigation», dans C. Robin, B. Vogt (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba*, Paris, 1997, p. 53-54.

Casson (L.)

- 1989 *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, 1989.

Caton (S. C.)

- 1990 «Anthropological Theories of Tribe and State Formation in the Middle-East: Ideology and the Semiotics of Power», dans Ph. S. Khoury, J. Kostiner (éds), *Tribes and state formation in the Middle-East*, Berkeley-Los Angeles, 1990, p. 74-108.

Cleuziou (S.)

- 1999 «Transitions vers l'État au Proche et Moyen-Orient: éléments pour une étude comparatiste», dans P. Descola, J. Hamel, P. Lemonnier (dir.), *La production du social, autour de Maurice Godelier, comptes-rendus du colloque de Cerisy*, Paris, 1999, p. 245-266.

Coque-Delhuille (B.), Gentelle (P.)

- 1997 «Crues et sédimentation contrôlée au Yémen antique», dans *Géomorphologie*, 2, Paris, 1997, p. 99-110.

Crone (P.)

1987 *Meccan Trade and the Rise of Islam*, Princeton, 1987.

Gajda (I.)

1997 *Himyar gagné par le monothéisme (IV^e-VI^e siècles de l'ère chrétienne). Ambitions et ruine d'un royaume de l'Arabie méridionale antique*, 2 vol., Thèse de doctorat nouveau régime, Université d'Aix-en-Provence.

2002 «Les débuts du monothéisme en Arabie du sud», dans *Journal Asiatique*, 290-2, Paris, 2002, p. 611-630.

2005 «The Earliest Monotheistic South Arabian Inscription», dans I. Gerlach (éd.), *Archäologische Berichte aus dem Yemen X*, Mayence, 2005, p. 21-29.

Garbini (G.)

1971 «Iscrizioni sabee da Hakim», dans *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, 31, Naples, 1971, p. 303-312.

Gibson (McG.), Wilkinson (T. J.)

1995 «The Dhamār Plain, Yemen: A preliminary study of the archaeological landscape», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 25, Londres, 1995, p. 176-181.

Groom (N.)

1981 *Frankincense and Myrrh. A Study of the Arabian Incense Trade*, Londres, 1981.

Henochsberg (M.)

2001 *La place du marché*, Paris, 2001.

Hirschfeld (Y.)

2006 «The Crisis of the Sixth Century: Climatic Change, Natural Disasters and the Plague», dans *Mediterranean Archaeology and Archaeometry*, 6.1, Rhodes, 2006, p. 19-32.

Jamme (A.)

1971 *Miscellanées d'ancien (sic) arabe*, II, Washington, 1971.

Kitchen (K. A.)

2000 *Bibliographical Catalogue of Texts, Documentation for Ancient Arabia, Part II* (The World of Ancient Arabia Series), Liverpool, 2000.

Korotayev (A. V.)

1994 «Sabaeen Cultural-Political Area in the 2nd and 3rd Centuries AD : Problem of Taxation at the Kingdom Level and Temple Tithe», dans *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, 54, Naples, 1994, p. 1-14.

1996 *Pre-Islamic Yemen. Socio-political Organization of the Sabaeen Cultural Area in the 2nd and 3rd Centuries AD*, Wiesbaden, 1996.

Korotayev (A. V.), Klimenko (V.), Proussakov (D.)

1999 «Origins of Islam : political-anthropological and environmental context», dans *Acta Orientalia*, 52 (1999), Budapest, 1999, p. 243-276.

Mouton (M.), Sanlaville (P.), Suire (J.)

2006 «Le port sudarabique de Qāni' : paléogéographie et organisation urbaine», dans *Comptes Rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avril 2006, Paris, 2006.

Phillips (C.), Villeneuve (F.), Facey (W.)

2004 «A Latin Inscription from South Arabia», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 34, Londres, 2004, p. 239-250.

Robin (C. J.)

1977 *Le pays de Hamdān et Ḥawlān Quḍā'a (Nord-Yémen) avant l'Islam*, thèse dactylographiée, Université de Paris, 1977.

1982a «Esquisse d'une histoire de l'organisation tribale en Arabie du Sud antique», dans P. Bonnenfant (éd.), *La Péninsule Arabique aujourd'hui. T. II. Étude par pays*, Paris, 1982, p. 17-30.

1982b *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam. T. I. Recherches sur la géographie tribale et religieuse de Ḥawlān Quḍā'a et du pays de Hamdān*, Leyde, 1982.

1984 «La cité et l'organisation sociale à Ma'in: l'exemple de YTL», dans A. T. al-Ansary (éd.), *Studies in the History of Arabia, 1, Sources for the history of Arabia, Part 1*, Riyadh, 1984, p. 157-162.

1986 «Du nouveau sur les Yaz'anides», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 16, Londres, 1986, p. 181-197.

1991 «'Amdān Bayyin Yuhaqbiḍ, roi de Saba' et de dhū-Raydān», dans Université catholique de Louvain (éd.), *Études sud-arabes. Recueil offert à Jacques Ryckmans* (Publications de l'institut orientaliste de Louvain, 39), Louvain-la-Neuve, 1991, p. 167-205.

1992 «La pénétration des Arabes nomades au Yémen», dans C. Robin (dir.), *L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions* (Revue du Monde Musulman et Méditerranéen, 61), Aix-en-Provence, 1992, p. 71-88.

1996 «Sheba. II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud», dans J. Briend, E. Cothenet (dir.), *Supplément au Dictionnaire de la Bible, fasc. 70*, Paris, 1996, col. 1043-1254.

1997 «L'État et les aromates en Arabie méridionale», dans A. Avanzini (éd.), *Profumi d'Arabia* (Saggi di Storia antica, 11), Rome, 1997, p. 37-56.

1998 «Décompte du temps et souveraineté politique en Arabie Méridionale», dans F. Briquel-Chatonnet, H. Lozachmeur (éds), *Proche-Orient ancien: temps vécu, temps pensé* (Antiquités sémitiques, III), Paris, 1998, p. 121-151.

2003 «Le judaïsme de Ḥimyar», dans *Arabia*, 1, Paris, 2003, p. 97-172.

2004a «Ḥimyar et Israël», dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, avril-juin 2004, Paris, 2004, p. 831-906.

2004b «'Les deux villes' (Hagarāynē / Hgrnhn) sont-elles Nashshân et Nashq^{um}?», dans *Arabia*, 2, Paris, 2004, p. 119-121.

2006a «Les banū Ḥaṣbaḥ, princes de la commune de Maḍḥā^m», dans *Arabia*, 3, Paris, 2005-2006, p. 31-110.

2006b «L'institution monarchique en Arabie du Sud antique: les contributions fondatrices d'A. F. L. Beeston réexaminées à la lumière des découvertes les plus récentes», dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 36, Londres, 2006, p. 43-52.

à paraître «'Ammī'anas, dieu de Ḥawlān (Yémen)», dans *Jerusalem studies in Arabic and Islam*, 2008, Jerusalem, à paraître.

Robin (C. J.), Dridi (H.)

- 2004 « Deux barrages du Yémen antique », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, janvier-mars 2004, Paris, 2004, p. 67-119.
- Robin (C. J.), Gajda (I.)
 1994 « L'inscription du wādī 'Abadān », dans *Raydān*, 6, Ṣan'ā', 1994, p. 113-137.
- Salmeri (G.)
 1997 « Dell'uso dell'incenso in epoca romana », dans A. Avanzini (éd.), *Profumi d'Arabia* (Saggi di Storia antica, 11), Rome, 1997, p. 529-540.
- Schiettecatte (J.)
 2004 « Éléments pour une définition de la "ville" préislamique en Arabie du sud », dans *Arabia*, 2, Paris, 2004, p. 123-142.
 2006 « L'évolution de l'armature urbaine en Arabie du Sud : la vallée du Jawf du VIII^e siècle avant au VI^e siècle après J.-C. », dans *M@ppemonde*, 84 (4-2006), revue en ligne : <http://mappemonde.mgm.fr/num12/articlesart06404.html>, 2006.
 2008 « La population des villes sudarabiques préislamiques : entre 'aṣabiyya et ḥaḍarī », dans P. Chevalier, V. Martignon, J. Schiettecatte (dir.), *Yémen : territoires et identités* (REMMM 121-122), Aix-en-Provence, 2008.
- Sima (A.)
 1999 « Notes on 'shr in Sabaean Inscriptions », dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 29, Londres, 1999, p. 159-166.
- Tapper (R.)
 1990 « Anthropologists, Historians, and Tribespeople on Tribe and State Formation in the Middle-East », dans Ph. S. Khoury, J. Kostiner (éds), *Tribes and State Formation in the Middle-East*, Berkeley-Los Angeles-Oxford, 1990, p. 48-73.
- Vogt (B.)
 2004 « Towards a new dating of the great dam of Mārib », dans *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 34, Londres, 2004, p. 377-388.
- Vogt (B.), Robin (C. J.)
 1997 « L'unité culturelle de l'Arabie méridionale », dans C. Robin, B. Vogt (éds), *Yémen, au pays de la reine de Saba*, Paris, 1997, p. 223-227.
- Wilkinson (T. J.)
 2003 *Archaeological Landscapes of the Near East*, Tucson, 2003.
- Yule (P.), Antonini (S.), Robin (C. J.)
 2004 « Le harnachement du cheval d'un Ḥasbaḥide, découvert dans une tombe de Zafār », dans *Arabia*, 2, Paris, 2004, p. 11-22.